

PHENIX

TOUJOURS LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE

MAG

N°13

Jean-Pierre ANDREYON

Entretiens

Joël Champetier
Colin Marchika
Audrey Petit

**Tolkien
et ses dérivés**

**Une nouvelle collection de
Fantasy au Livre de Poche**

SOLARIS
Science-fiction et fantastique

PHENIX MAG - 5 EUROS

N°13 - MARS 2007

Jean-Pierre Andrevon
(Interview-carrière)

3

Une nouvelle collection de
poche Fantasy · A. Petit
(Présentation)

28

Le Seigneur des Anneaux et
ses dérivés
(Jeux de Rôles)

31

Colin Marchika
(Interview)

34

Solaris · Joël Champetier
(Présentation)

38

Ce numéro inaugure une nouvelle rubrique, l'entretien-carrière avec un auteur-phare de ces cinquante dernières années : Jean-Pierre Andrevon.

Sa vie, son oeuvre, sa carrière, ses passions, nous avons essayé de vous présenter l'ensemble de cet homme, de cet écrivain, de cet artiste aux talents multiples. Augurons que ce grand homme saura vous séduire par son intelligence, sa vision écologiste, son franc-parler. Nous continuerons cette série avec d'autres entretiens-carrière.

Mais *Phénix Mag*, c'est aussi la présentation de jeunes auteurs avec ici Colin Marchika qui publie son quatrième roman toujours aussi novateur.

Dans ce numéro aussi un article sur Tolkien et ses dérivés, mais aussi la présentation de la plus ancienne revue de SF francophone : *Solaris*.

Le Livre de Poche lance une nouvelle collection de Fantasy. Nous avons interrogé sa directrice de collection, Audrey Petit.

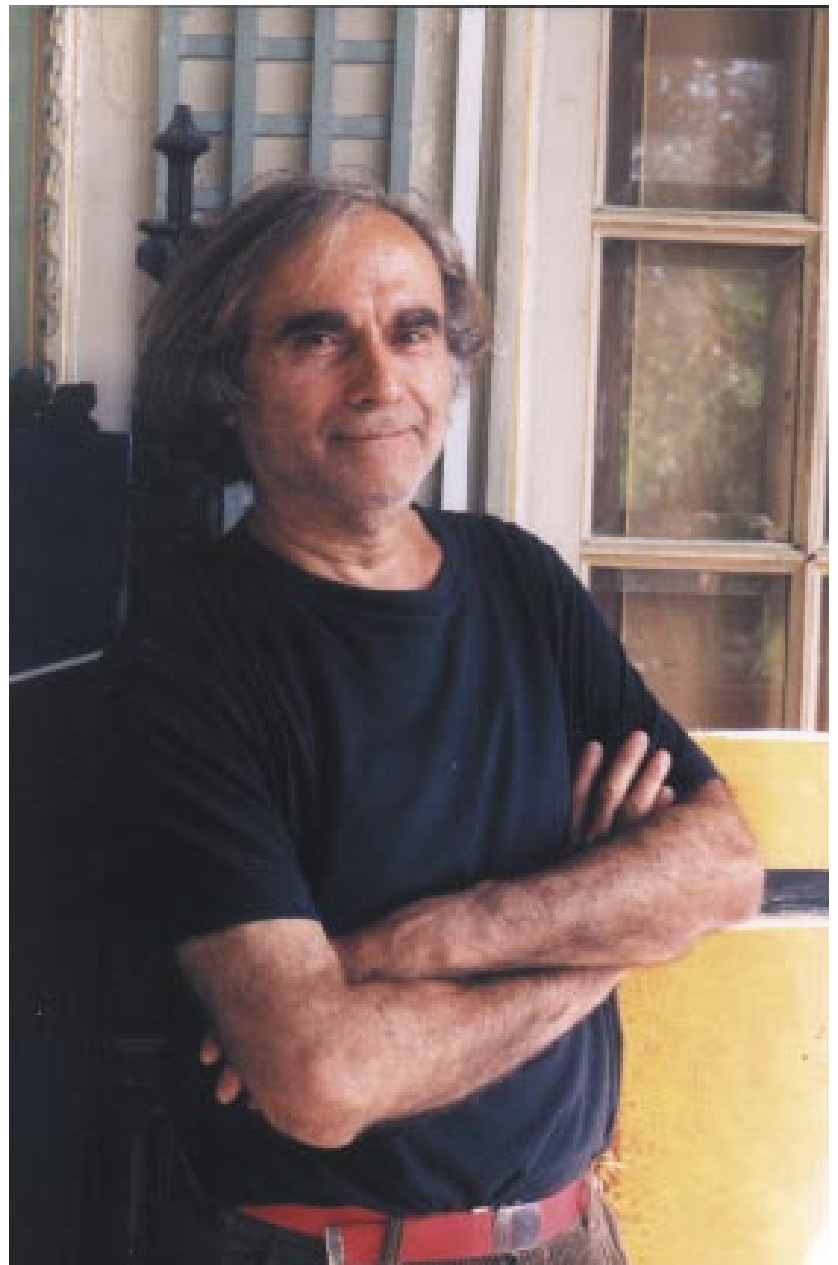
La Foire du Livre de Bruxelles vient de se terminer et *Phénix* était bien présent en réalisant de nombreuses interviews d'écrivains d'Imaginaire présents pour le compte de

www.lireestunplaisir.com

Marc Bailly

ENTRETIEN**CARRIÈRE***Jean-Pierre Andrevon**Par Marc Bailly*

Né en 1937, Jean-Pierre Andrevon a connu la Deuxième Guerre mondiale; a fait son service militaire en Algérie; a publié son premier roman en 1969. Depuis il n'a cessé de publier des romans dans tous les genres. La SF évidemment, le fantastique, la fantasy, le polar, la satire. Critique acerbe dans les pages de Fiction et de l'Ecran Fantastique, il est également un peintre de talent et un passionné d'écologie. Entretien-carrière d'un des écrivains les plus doués de ces cinquante dernières années.



Né en 1937, Jean-Pierre Andrevon a passé une jeunesse solitaire où il pouvait déjà se raconter des histoires. Voyons ce qu'il nous apprend sur son enfance, sur ses débuts dans la vie, sur les guerres qu'il a connues, sur ses espoirs et ses doutes.

VIE

Vous êtes né en 1937, parlez-nous de votre enfance.

Ce fut une enfance assez bizarre, pour deux raisons. La première est que j'étais le fils d'un ange de passage, un enfant sans père. En 1937, surtout dans le milieu (relativement) bourgeois de ma famille – mon grand-père maternel était un tailleur assez coté sur la place de Grenoble – ce n'était pas fréquent et plus mal vu encore. J'ai donc été élevé dans un grand appartement qui jouxtait le magasin, avec mon grand-père et ma grand-mère, ma mère et son frère - mon oncle et tuteur. Et puis, peu à peu, tous ces parents ont disparu. L'oncle en premier, qui est parti pour se marier, le grand-père ensuite, un homme que je trouvais effrayant et qu'à cet âge tendre je n'ai pas regretté, qui est mort alors que j'avais six ans. Et puis ma mère, la dernière, qui s'est mariée avec un homme qui n'était pas mon père biologique et n'a pas voulu de moi. J'ai donc vécu seul de 11 à 21 ans avec ma grand-mère, dans cet appartement de la place Victor Hugo qui devait bien faire 200 m². Dans la partie magasin, mon oncle avait succédé à son père, mais je le voyais très peu. Dois-je l'avouer ? Ces circonstances m'ont donné accès à une liberté dont peu de garçons et adolescents ont pu bénéficier en ces années de jadis, sévères pour ce qui est de l'éducation. Je n'avais certes pas beaucoup d'argent, mais je faisais ce que je voulais, je sortais quand et où je voulais. Et puis ma grand-mère est morte à son tour, fin 1958. Je l'ai perdue comme j'aurais perdu une mère, ce qu'en fait elle était, par procuration. Le portrait est donc là, non ? Un être solitaire, révolté aussi, pour qui toute règle était une règle en trop... La deuxième bizarrerie est la guerre, bien sûr. Même si Grenoble, situé en zone libre, la zone nono (pour non occupée), n'a été envahie qu'en novembre 42, j'avais donc 5 ans, par les Italiens d'abord, plutôt pacifiques, puis par les Allemands dix mois plus tard, ce qui changeait la donne. Résistance, arrestations, couvre-feu, rafles, Gestapo... on a connu tout ça, ce qui a occasionné pour la famille Andrevon en miettes de fréquents séjours à la campagne, où au moins on trouvait à bouffer et où l'on cultivait notre jardin – ce que j'adorais, d'où sans doute ma passion ultérieure pour la nature, puis l'écologie. J'ajoute que j'avais un deuxième oncle, le mari de ma tante, juif polonais, qui devait se cacher. A la libération de la ville, en août 44, à 7 ans donc, et sans bien sûr m'en rendre compte, j'étais « fait » : la nature, la liberté, la haine de l'uniforme et de la guerre, la méfiance envers la famille... J'y ajoute une rage meurtrière contre l'antisémitisme. Côté positif, de ces années reste au moins mon premier chat, déposé sur mon lit par mon oncle (le tailleur, pas le juif). Un petit noiraud que, beaucoup tard, ma grand-mère, qui ne le supportait plus, a fini par faire piquer, profitant de mes vacances. Malgré ma tendresse pour elle, je lui en ai toujours voulu. Tout est là, non ? Un (futur) homme, rien qu'un homme qui les vaut tous... mais Sartre a dit ça mieux que moi.

Pensez-vous que l'enfance a une grande importance dans l'élaboration de votre Imaginaire ?

Certainement, puisque l'homme en germe, dit-on, se forme essentiellement au cours des 7 premières années de sa vie. Pour moi, en tout cas, c'est patent. J'y ai expérimenté et accumulé les principales joies et douleurs (les filles exceptées) - à vrai dire plus de douleurs que de joies. L'imaginaire suit, il est modelé par ces expériences indissolubles. Pour preuve, la guerre et ses corollaires se retrouvent dans une bonne part de mes écrits (j'ai vu des gens abattus dans la rue) et inversement cette attention de tous les instants apportés à la nature (je passais des heures à plat ventre dans l'herbe à observer les insectes...), tout est là. Ajoutons la solitude d'un fils unique, qui me permettait, même si j'en souffrais aussi, parfois, de me centrer, de me concentrer sur l'observation de l'extérieur. Je crois qu'essentiellement je suis un œil grand ouvert, télescope et

microscope. D'où mon écriture, descriptive, parfois à l'excès peut-être.

Avez-vous des souvenirs de la Deuxième Guerre mondiale ? Si oui, lesquels ?

Des images, encore et surtout (que j'ai abondamment retranscrites dans mon livre de souvenirs *Je me souviens de Grenoble*) : le premier side-car monté par deux Allemands, arrivant sur la place principale du village de Sonnay en Isère (d'où était originaire mon grand-père, et où j'ai encore de la famille), en juin 40. Un résistant tirant des coups de pistolets dans la vitrine d'un bistro d'où ont surgi deux soldats de la Wehrmacht en calot de ville qui se sont lancés à sa poursuite. Un bimoteur au fuselage bigarré, mince comme un crayon, rasant les toits de la ville (un Heinkel). A la campagne encore, ce soldat allemand d'août 44, le front ceint d'un pansement sanglant, capturé par des résistants armés de faux et de fusils de chasse, et qui voulaient lui couper la tête. Et, toujours en août, le déferlement, cours Jean Jaurès, de l'armée alliée, avec les tanks Sherman et les Jeeps, et les bobbies qui nous lançaient du chewing-gum, des boîtes de Coca, du chocolat. Images, images... qui ne s'oublient pas. Et, pour mon esprit de gosse, bien plus passionnantes et fascinantes qu'effrayantes même si, plus tard, j'ai fait le tri, me penchant sur le drame du maquis du Vercors, autre sujet de fascination, mais rétrospectif cette fois (j'aurais voulu en être - tout en me posant cette question sans réponse : est-ce que, si j'avais eu l'âge, j'aurais eu le courage d'en être ?), d'où j'ai tiré mon roman pour la jeunesse : *Vercors, la forteresse sacrifiée*.

Votre vie est-elle à l'image de ce que vous espériez ?

Qu'est-ce que j'espérais ? Et à quels âges successifs ? J'ai commencé très tôt à dessiner (j'étais plutôt doué) et, un peu plus tardivement (vers 14/15 ans), à écrire - des nouvelles de SF, déjà. Je ne me voyais qu'artiste, créateur, c'est sûr. Mais, ayant fait tardivement (entre 20 et 23 ans) des études aux Beaux-Arts, je me voyais plutôt peintre. Puis j'ai essayé d'obliquer vers la bande dessinée. Le hasard, les circonstances m'ont poussé et maintenu dans l'écriture, que je n'avais jamais abandonnée, quand les premiers « succès » sont venus. J'ai donc continué dans cette voie, sans abandonner les autres, auxquelles je peux ajouter la chanson. Ceci dit, la vie se résume-t-elle à ce qu'on y fait ? Plutôt qu'à ce qu'on en fait ? Réussir dans la vie, réussir sa vie, vieux dilemme... Ceci dit, je n'ai pas à rougir de mon parcours d'homme et de citoyen (oui, oui, je tiens à ce mot), jusque dans ce qu'on peut appeler « mes engagements » - mais on y reviendra je pense...

Regrettez-vous certaines choses ? Avec le recul, auriez-vous fait certains choix de vie différemment ?

La vie n'est faite que de regrets (ce qu'on n'a pas pu faire) et de satisfactions (ce qu'on a fait - quand on l'a bien fait). Bon, je sens que je vais pontifier - un de mes menus défauts. Disons qu'étant un boulimique, un coureur après les comètes, un jamais-content, je regrette de n'en avoir pas fait dix fois plus, ou au moins deux. Ceci concernant mes activités créatrices. Longtemps, par exemple, je me suis morfondu d'avoir publié mon premier roman à 31 ans, quand certains le font à 18 - de Radiguet à Gérard Klein (!). Regrets stériles, bien entendu. On fait ce qu'on a à faire quand on peut le faire et quand on sait le faire, tout le reste est (mauvaise) littérature. Ou bonne, s'il s'agit de mettre en marche sa machine à voyager dans le temps, mais il ne s'en trouve pas à l'épicerie du coin. Pour le reste, je ne crois pas avoir jamais fait de choix véritable. J'ai plutôt attendu que ça vienne, en me fiant à ma bonne étoile. J'ai suivi le courant, choisissant tout au plus la bonne rivière...

Avez-vous des enfants, des petits-enfants ?

Est-ce une question – piège relatif à mon obsession justifiée au sujet de la surpopulation ? Mon ex-femme et moi avons eu deux enfants, un garçon, Philippe, aujourd'hui 41 ans, qui donne (bien) dans l'informatique - responsable entre autres de mon site. Et une fille, Fabienne, 35 ans aux fraises, qui travaille dans l'humanitaire et fait un peu de critique de cinéma. Philippe et sa compagne ont eu - aïe, aïe, aïe ! - trois enfants. C'est la vie, comme disait mon oncle (le juif, pas le tailleur).

Quels ont été vos différents métiers ?

J'ai dû quitter le lycée à 16 ans, à la fin de ma 3e, ce qui éclaire cruellement mon assiduité et mon talent pour les études. Mon oncle (le tailleur, pas le juif), ayant décidé qu'il était temps que je gagne ma vie, m'a trouvé une place de dessinateur aux Ponts-et-chaussées, où je suis resté quatre ans - la pire période de ma vie. Je m'y suis ennuyé comme un rat mort, je ne foutais rien de rien (à part écrire en cachette mes premiers textes), je ne parlais à personne. Harpo Marx chez Kafka. Disons que j'ai effectivement gagné quelques sous, pour m'acheter ma première guitare, ma première moto (une 125 Peugeot). Et puis, à 20 ans, j'ai passé le concours d'entrée à l'École des Beaux-arts de Grenoble, d'où je suis sorti, après une période de vaches très maigres, avec un diplôme me permettant d'enseigner. J'ai donc été prof de dessin (on ne disait pas encore « arts plastiques ») dans divers lycées et collèges pendant six ans (cette période ayant été coupée en deux par mon service militaire en Algérie). L'uniforme ôté, j'ai également été engagé comme pigiste dans un quotidien régional, LE PROGRÈS, où je me suis rapidement spécialisé dans la critique cinéma (je venais de me marier, ma femme était encore étudiante, il me fallait gagner ma vie pour deux, et très vite trois). Et puis, entre 68 et 69, patatras, je n'ai plus obtenu de poste dans l'éducation Nationale (je n'étais que maître auxiliaire, espèce en voie de disparition) et l'édition grenobloise du PROGRÈS a cessé de paraître. Mais voyez, quand je parle de bonne étoile : ma première nouvelle a été publiée dans FICTION en 68, mon premier roman en 69. Après, je n'avais plus, comme je l'ai dit, qu'à suivre le courant, au départ un tout petit ruisseau. Mais j'ai aussi donné dans l'animation culturelle, entre autres en organisant, en décembre 71 en la fastueuse Maison de la Culture de la ville, un « Mois de la science-fiction » qui, je crois, a marqué.

Vous avez fait votre service militaire en Algérie, pendant les événements que l'on connaît. Quels souvenirs cela vous a-t-il laissés ?

Bien moins douloureux qu'on pourrait penser. Il me faut préciser que je suis arrivé en Algérie début mars 62, quinze jours avant le cessez-le-feu. Je n'ai donc guère eu l'occasion de tuer, de violer, de torturer, de risquer ma peau. Mais, l'armée d'occupation française n'ayant pas été dissoute comme par magie à cette date, pas plus d'ailleurs qu'après l'Indépendance en juillet suivant, j'y suis tout de même resté 14 mois. J'ai quand même été pris dans une embuscade en rase campagne, qui s'est soldée par plusieurs morts... Non, je n'ai pas eu spécialement la trouille. Mon meilleur souvenir (car il y en eut) reste précisément le jour de l'Indépendance où, alors que toutes les troupes étaient consignées dans les casernes, j'avais pu néanmoins sortir dans Alger, pour la bonne raison que j'étais le chauffeur (de jeep) de mon capitaine. Et là, j'ai vu déferler pacifiquement une marée de jeunes gens et filles vêtus en vert-blanc-rouge, les couleurs de la nouvelle Algérie indépendante. Nous les avons regardés passer, sans qu'un seul mot, un seul geste hostile à notre égard aient été tenté. L'islamisme, on ne connaissait pas, à l'époque. Ce sont des images, encore des images, que je n'oublie pas. A part ça, je me suis ennuyé à peu près autant en Algérie qu'aux Ponts-et-chaussées : que fait un militaire en temps de paix ? Que dalle. Pendant des décennies, j'ai subi des rêves où je me voyais refaire mon service militaire (ou, variante, que je « travaillais » toujours aux Ponts-et-chaussées). On a les enfers qu'on peut, les miens ont été, tout compte fait, bien anodins... J'ajoute une chose : pendant mes études, j'avais intégré, comme responsable, l'UNEF à l'AGEG de Grenoble, où j'étais en charge des relations internationales (entre parenthèses, c'est une autre de mes expériences formatrices - la dernière sans doute). Or, en ce temps-là, l'UNEF était le fer-de-lance du combat pour « la paix en Algérie ». Je suis donc arrivé à l'armée avec, au cul, un rapport de la Sécurité militaire qui m'interdisait, ce sont les termes, « de bureau et d'avancement ». Donc, moi, sursitaire intello, et alors que tous mes copains ont fini caporal-chef ou sergent, j'ai été renvoyé dans mes foyers deuxième classe comme au premier jour. Dois-je préciser que j'en suis particulièrement fier ?

Par quoi êtes-vous fasciné ?

Encore faudrait-il savoir ce qu'est la fascination... Je crois, comme Flaubert, être fasciné par la bêtise, ce qui s'accompagne tout naturelle-

ment de dégoût et de haine (u n p a - r a -



Juillet 1962, Alger. L'Alpin de 2e classe Andrevon, avec son fusil américain Garand de la première guerre mondiale, monte la garde devant un tas d'ordures.

graphe qui devrait être développé, mais je préfère passer outre...) Je suis aussi fasciné, plus honorablement, par les créateurs qui réussissent pleinement ce qu'ils ont entrepris, et qui bien sûr rencontrent ma propre sensibilité, mes propres intérêts : Picasso, Chaplin, Hergé... mais il y en a beaucoup ! De manière plus directe, plus sensitive et sensuelle, plus éphémère aussi, je peux être fasciné par ce qui me tombe sous le regard : un pollen qui danse dans la lumière, la manière infiniment gracieuse dont une fille, assise en terrasse de bistro en face de moi, croise et décroise les jambes, la manière infiniment gracieuse qu'a un de mes chats pour s'étirer au soleil, le cheminement d'un insecte dans l'herbe... où le vieil Andrevon rejoint le garçon de 5 ou 6 ans. Je ne crois pas avoir beaucoup changé en 60 ans...

Quel est votre principal trait de caractère ?

L'impatience, et l'énervement qui va avec.

Qu'est-ce qui vous énerve ?

Tout ce qui se met en travers de mon chemin dans le quotidien le plus au ras des pâquerettes. Les problèmes d'ordinateur et d'Internet, mes lunettes que je ne retrouve pas, l'attente au restaurant ou au bistro quand le serveur frôle ta table et que tu te sens invisible... Passionnant, hein ? Je peux ajouter : le genre de question qui vient juste après celle-ci...

Outre l'écriture, quels sont vos hobbies ?

Voilà ! C'est quoi un hobby ? Mon petit Larousse dit : « Passe-temps favori servant de dérivatif aux occupations habituelles... » L'écriture en serait, des fois ? La peinture, même si elle a rétrogradé loin en arrière dans ma quotidienneté, le temps n'étant pas extensible, n'est pas un hobby pour moi ; elle obéit au même genre de nécessité, au même genre d'envie que l'écriture. C'est une autre façon de m'exprimer, de parler au monde (tout en parlant du monde). J'en dirais autant de la chanson, et de tout ce que je fais et fabrique, même si c'est microscopique. La notion même de passe-temps m'est étrangère, précisément parce que le

temps, je suis perpétuellement en train de lui courir après. De même que

Quel est votre rêve de bonheur ?

À BUGEY, UNE DÉCLARATION
EXCLUSIVE D'ANDREVON À CAZA :



AVEC MES EXCUSES A JOHN BUSCEMA

Philippe CAZA 77

1971 : à l'occasion d'une manifestation anti-nucléaire à Bugey, premier échange avec Caza - le début d'un long compagnonage

la notion de jeu : je joue avec les mots, les images, les sons parfois, et ça me suffit amplement. Où trouver le temps et l'intérêt pour le reste ? Oui, quand même un peu. Je ne voudrais pas donner l'image de la momie scotchée derrière son ordinateur : je réussis tout de même à prendre le temps de la marche en campagne et en montagne, et du vélo sur les petites routes. Mais ce n'est pas un « hobby », c'est une nécessité.

Quel est le don que vous regrettez de ne pas avoir ?

Lubiquité. Je serais plus sceptique sur l'immortalité, encore que...

L'île déserte avec tout le confort moderne, dont une bonne parabole ? Je plaisante... enfin, un peu. J'ai autrefois calligraphié sur une de mes toiles ce poème d'Apollinaire : « Je souhaite dans ma maison / Une femme ayant sa raison / Un chat passant parmi les livres / Des amis en toutes saisons / Sans lesquels je ne puis vivre. » C'est une belle définition du bonheur. A moins que ça fasse beaucoup ? Mais quoi enlever, dans ce cas ? Pas le chat, c'est sûr...

Vos héros dans la vie réelle ?

Qui a dit : heureux les peuples qui n'ont pas besoin de héros ? Les vrais héros sont invisibles, ils sont multitude. Mais ce ne sont pas ceux des livres d'Histoire, pas ceux qui courent poitrine nue au devant de balles - ça, c'est de la connerie. Il suffit de faire quelque chose de bien pour l'Autre, son frère, sa sœur, chaque jour, ou dix fois par jour, pour atteindre à une sorte d'héroïsme parce que, croyez-moi, ce n'est pas facile. Les pesanteurs, la lâcheté, l'indifférence... Je réponds à cette partie du questionnaire le « Jour des Justes ». Alors oui, aujourd'hui, celui qui a été un Juste pendant la guerre est pour moi un héros.

Si vous rencontriez le génie de la lampe, quels vœux formuleriez-vous ?

Je chasserais le génie, je garderais la lampe, pour y voir un peu mieux dans l'obscurité.

Citez-nous 5 choses qui vous plaisent.

Les chats, dont je ne peux me passer. Les babas au rhum. Le grand vent qui fait s'envoler les feuilles et les tuiles. L'odeur des pages d'un livre neuf. Les marchés aux fruits et légumes. Quoi ? Seulement cinq ?

Cinq choses qui vous déplaisent ?

Les gens qui parlent fort dans les lieux publics (particulièrement à leur portable, que j'ai chaque fois envie de leur faire bouffer). Les gens qui me disent : on va bien se marrer, on va bien se soûler la gueule (sans moi, les gars). La brutalité des enfants, race surnuméraire. Le bruit du verre brisé. Faire la gueule, parfois sans raison véritable, et ne pas pouvoir m'en empêcher. Quoi ? Seulement cinq ?

Plus de 130 livres à son actif. Andrevon a touché aussi bien la SF, que le fantastique, le polar, l'humour, la bd. Mais aussi la peinture et le dessin, la critique de livres ou de cinéma. Voyons ce qu'il nous apprend sur ses différentes activités.

OEUVRE

Écriture

A quel âge avez-vous commencé à écrire ?

Probablement vers 14/15 ans, alors que j'étais en 4e. A cette époque, j'avais fait connaissance avec la SF à travers « Anticipation » du Fleuve Noir et « Le Rayon fantastique ». J'étais tombé en science-fiction comme Obélix dans le chaudron - même si ma première connaissance du genre remonte à bien plus avant, mes 7 ou 8 ans, alors que je lisais *La Guerre des mondes* de Wells et, dans COQ HARDI, la bd de Marijac et Liquois, *Guerre à la Terre*, mon choc jamais cicatrisé - puisque je relis cette bande, périodiquement, aujourd'hui encore. Donc mes premiers brouillons de nouvelles, sur des cahiers, datent de cette époque. Mais ils avaient été précédés par des bandes dessinées, des westerns, et surtout une aventure inédite des *Trois mousquetaires*, que j'avais située entre le roman initial et *Vingt ans après*. Je la dessinais pendant les cours de français-latin d'un prof bonasse, en 3e, et la faisais lire à mes copains ravis.

Vous souvenez-vous encore de vos premiers textes ? Que sont-ils devenus ?

Ce n'étaient que des débuts d'histoires, jamais achevés. Ils ont disparu avec les cahiers ou les feuilles de copie qui les portaient. Je crois que je m'essayais à des histoires de voyages dans le temps, un thème qui m'a toujours... fasciné. Les bandes dessinées ont disparu avec eux. Ma palette s'est élargie pendant mes quatre ans aux Ponts-et-Chaussées. J'y avais commencé un roman d'invasion extraterrestre, suscité par un rêve (comme beaucoup de mes textes ultérieurs) où je voyais d'épouvantables monstres noirs à grandes pattes surgir des chaussées fracassées en pleine ville. Une séquence que j'ai retrouvée 50 ans plus tard avec l'apparition du premier tripode dans le film de Spielberg, ce qui me permet de rattraper Wells au passage. Encore un texte inachevé et perdu. Par contre, c'est bien aux Ponts-et-Chaussées, loués soient-ils, que j'ai écrit mes premières nouvelles publiées (dix à quinze ans plus tard) dans LUNATIQUE, FICTION, puis dans mon premier recueil, *Aujourd'hui, demain et après*.

Quels sont vos « parrains » en écriture ?

Le seul vrai, je l'ai souvent déclaré, est Barjavel, que j'ai découvert assez tardivement, avec la réédition de quelques-uns de ses romans en « Présence du futur ». C'est à lui que j'ai adressé, ayant pu avoir son adresse par un journaliste du *PROGRÈS*, mon premier livre que je jugeais publishable : un recueil de nouvelles courtes (jamais publié pourtant). René m'a répondu dans les deux ou trois jours, me disant que j'étais un vrai écrivain. Je ne l'oublierai jamais. Ce pourquoi à ceux qui, hier et aujourd'hui, croient bon de dénigrer Barjavel, et sauf votre respect, je chie à la gueule.

Comment écrivez-vous ?

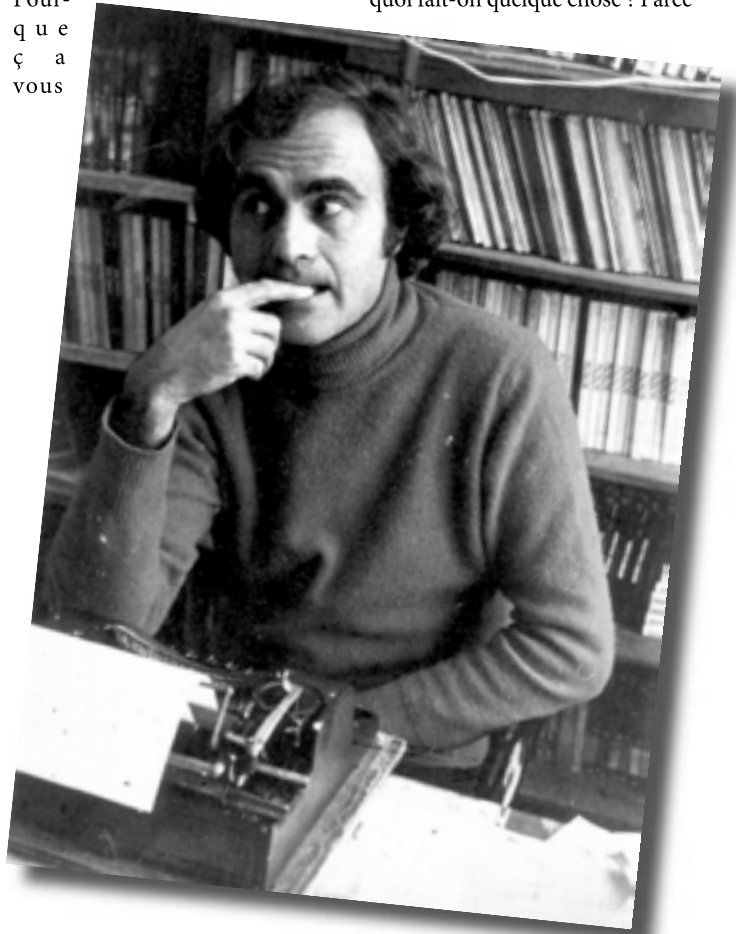
Dans la passion, bien sûr ! Techniquement, j'ai suivi le cours des progrès matériels, passant de la plume à la machine à écrire mécanique, puis électrique, puis au traitement de texte, où je suis venu assez tard, en 1995. Bizarrement, j'ai toujours (et jusqu'à une date très récente) écrit mes nouvelles avec un premier jet au stylo et à l'encre verte (puis au feutre doux), avant de les taper. Par contre j'ai toujours tapé directement mes romans, et ce dès *Les Hommes-machines*. Je suis incapable d'expliquer pourquoi, sauf le gain de temps, victoire sur mon vieil ennemi. Mais dans tous les cas, je pars d'un synopsis assez précis, et même de plus en plus précis à mesure que j'évolue. Quoi encore ? J'écris matin et après-midi, quelques heures par jour, pas énormément. Et au grand jamais dans la fébrilité,

l'alcool, la musique à fond le casque (je n'ai pas de casque) jusqu'à cinq heures du matin.

Pourquoi l'écriture ? Quel est, selon vous, le rôle de l'auteur dans notre société ?

Pour-
que
ça
vous

quoi fait-on quelque chose ? Parce



1975, avec ma première Underwood, au temps de l'écriture de la nouvelle «Le Monde enfin !»

plaît, parce qu'on a envie de le faire... Et si on a envie de le faire, c'est parce qu'on l'a vu faire chez un autre. Le processus est le même que chez le gamin de banlieue qui rêve d'être champion de foot parce qu'il admire Zizou. J'ai aimé les histoires de SF que je lisais gamin, l'envie m'est venue de créer mes propres histoires. Pareil pour la chanson : j'ai bien écouté Brassens, et en avant pour la guitare ! Au départ, je ne me suis surtout pas posé la question du rôle de l'écrivain. C'est venu plus tard, avec ma conscience d'homme, de citoyen (nous y revoilà !), agissant dans et sur la société. Tout en étant conscient, avec Sartre, que " toute la littérature du monde n'empêchera jamais un enfant de mourir de faim". Et pensant néanmoins, avec le Zola de " J'accuse", que ce n'est peut-être pas vrai, qu'il ne faut jamais baisser les bras, que tout acte qui va dans la bonne direction doit être accompli. L'écriture est un de ces actes, ni plus, ni moins. Pour ce qui de l'impact immédiat, le meilleur roman du monde sera moins efficace qu'un bon article de journal. A plus long terme, c'est certainement différent.

Voilà, vous êtes l'un de ceux qui nous ont ouvert les portes de la SF et de la SF française. Alors en raison de l'évolution du monde, qu'en est-il de l'acte d'écrire de la science-fiction par rapport à vos débuts dans les années soixante-dix ?

J'ai ouvert une seule porte : celle de ma chambre, qui donne sur la rue en bas de chez moi (« La poésie est dans la rue ! » chante Ferré). Qui passe dans cette rue ? Je connais une poignée de ces passants. Les autres... Rien ne me paraît pire que les donneurs de leçons, et le pire du pire, c'est que certains me considèrent ainsi. « Suivez ceux qui cherchent la vérité, fuyez



1976 : Tournage de « Ce jour-là » (de dos à la caméra, avec mon chef-opérateur Michel Warren

ceux qui prétendent l'avoir trouvée », a écrit Lao-Tseu. J'écris ce qui me tombe dans la tête et, de ma tête, tombe sur ma feuille. J'écris ce que je suis. Et qui suis-je ?

Un homme à cheval entre un XXe siècle pas joli-joli et un XXIe qui sera pire, un type qui regarde la réalité dans les yeux, le contraire de l'artiste enfermé dans sa tour d'ivoire, un militant écologiste et d'extrême gauche, un athée farouchement anticlérical à la mode des anars du début de l'autre siècle, un matérialiste pur jus, un foutu moyenâgeux mental qui se moque de tout ce qui commence par « psy » et par « philo », un amoureux de la nature, et des femmes, et des chats... j'en passe et de pires. Tout ça doit se retrouver, clandestinement ou pas, dans mon écriture. Mais quel écrivain prétendrait le contraire ? Alors y a-t-il changement d'optique entre les années 70 et 2000 ? Certainement pas puisque, dans un monde qui change, je n'ai pas changé...

Quel est votre auteur non SF préféré ?

Pareil en pire. J'ai été formé par mes lectures autant que par les événements. Et, comme les événements qui m'ont marqué, les auteurs se sont succédés dans le désordre au cours de mon adolescence et de ma jeunesse. Je pourrais citer Giono (pour son approche sensorielle de la nature), Marcel Aymé (pour sa fantaisie au quotidien), Sartre qui, plus que n'importe quel autre auteur, m'a été un modèle d'expression et de construction avec sa trilogie *Les Chemins de la liberté*. Ensuite sont venus Buzzati, Cavanna, Bukovski, autre trio que je place en haut de l'échelle. Ma dernière découverte, c'est Nicholson Baker. Qui aura lu *Le Point d'orgue* comprendra pourquoi. Sans oublier les poètes, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Apollinaire, Aragon (celui des poèmes de la Résistance). J'ai d'ailleurs mis en musiques, comme tout guitariste qui se respecte, certaines œuvres de tous ceux-là. Ensuite viennent Prévert et Boris Vian, par qui se referme la boucle vers la SF

Quel est votre roman de SF préféré ?

Qui aurait envie de manger son plat préféré à tous les repas ? Qui pourrait oser dire qu'il possède LE livre dans sa bibliothèque, celui qu'il sauverait de l'incendie (« je sauverais le feu », a dit Cocteau - je préfère déjà ça), celui qu'il emporterait sur son île déserte ? Peut-être le Coran, pour un musulman qui n'a jamais lu que ça toute sa vie. Non, désolé, c'est une question impossible. De plus, il y a tant à découvrir que je relis peu, ou alors essentiellement pour des raisons professionnelles. Les deux romans de SF que j'ai dû relire le plus souvent (trois ou quatre fois, pas plus) sont *La Guerre des mondes* et *Niourk*. Mais c'est parce qu'ils sont courts ! (rire)

Quel est votre roman hors SF préféré ?

Pffff... Allez, je repique aux *Chemins de la Liberté*.

Quel livre d'un autre auteur auriez-vous désiré avoir écrit, soit parce que vous êtes jaloux de ne pas avoir eu l'idée le premier, soit parce que vous auriez traité l'idée d'une autre manière ?

C'est une envie, une impression, une pulsion qui me vient souvent, mais elle est assez fugace. Parfois, je vais jusqu'à penser : « C'est trop bien, à quoi servirait que j'écrive encore ? » Mais rassurez-vous (ou pas), c'est fugace aussi. Un seul titre ? Non. Mais la moitié de ce qu'ont écrit Barjavel, Wul, Silverberg - je reviens toujours aux mêmes. Spécialiste de la fin du monde, j'ai dû avoir ce découragement admiratif en lisant *Maelvil* de Robert Merle. Et spécialiste de l'écologie, avec *Tous à Zanzibar* de Brunner. De toutes façons, en SF, les rencontres, les coïncidences affluent. Tenez, je viens de lire *Les Quarante signes de la pluie*, de Kim Stanley Robinson. Page 386, des volontaires libèrent les animaux du zoo de Washington ; ce sont des lignes qui pourraient être tirées de *La Nuit des bêtes* ! En fait, c'est plutôt au cinéma que je récupère des idées, dont je ne fais en général rien, d'ailleurs. *Deep Impact* ou *Armageddon* m'ont certainement fait regretter de n'avoir jamais écrit LE roman sur le météore terminal, parce que c'est un des sujets qui me passionnent, excitent mes petites cellules grises. Mais d'autres l'ont fait, alors à quoi bon ? Tiens, si, quand même (j'ai l'esprit de tiroirs, vous avez dû vous en rendre compte), j'aimerais réécrire *Le Choc des mondes* de manière moins guindée, plus crédible scientifiquement. Peut-être à travers une suite de nouvelles, comme *Le Monde enfin*. Mais je sais bien que je ne le ferai jamais...

Comment considérez-vous l'évolution de la SF ces 40 dernières années ?

Pourquoi 40 plutôt que 30 ou 50 ? Je ne vois pas cette évolution comme une ligne droite, plutôt comme une sinusoïde. Et il y a 40 ans, en France, la SF était au plus bas : la preuve, je n'avais pas encore débuté (rire). Disons que je constate avec accablement la place prise par l'heroic fantasy, qui me gonfle, mais avec satisfaction un vif renouveau des préoccupations écologiques et sociétales, telles qu'elles étaient à l'œuvre dans les années 70.

La subversion, l'engagement politique a-t-il toujours sa place dans le choix d'écrire de la science-fiction plutôt qu'autre chose ?

Je crois que la SF, plus que tout autre littérature, facilite l'appréhension du monde, et y pousse. C'est écrire l'histoire du futur, (de multiples histoires du futur) comme on peut écrire l'histoire du passé ou du présent. La SF manifeste notre désir du monde comme notre peur du monde. Les grands livres de SF, *Le Meilleur des mondes* ou *1984*, témoignent de cette peur, de cette inquiétude lucide en tout cas. D'ailleurs on ne les considère pas comme faisant partie de la SF, puisqu'ils se sont dissous dans le bain de la réalité. Ceci dit, étant donné que j'ai écrit bien autre chose que de la SF, ma réponse doit être forcément nuancée. Encore une fois, et qu'on me comprenne bien, je ne décide pas d'ajouter dans mes romans une pincée d'engagement ou de contestation comme on mettrait un peu de piment dans le couscous pour en rehausser le goût. J'écris d'abord et avant tout, puisque je suis romancier et pas journaliste ou homme politique, pour le « plaisir du texte », selon la bien belle formule de Barthes. Le « Tuez tous les affreux ! » y est ou n'y est pas, mais c'est question de thématique essentiellement.

Considérez-vous la SF comme faisant partie de la littérature, ou ne faisant pas partie du mainstream ?

Question piège ou question cliché ? J'ai déclaré une fois - mais c'était une boutade - que ce n'était pas la SF qui faisait partie de la littérature, mais la littérature qui était une petite partie de la SF. Il me semble que Versins approuverait. La SF ouvre tant de possibilités ! Mille fois plus que la littérature contemporaine, prisonnière de la réalité et de l'instant présent. La SF sort des murs de la chambre à coucher pour pénétrer dans l'infini. Et la littérature générale (ou caporale) est bien obligée, sous peine de tourner le dos au monde, d'intégrer des éléments qu'on pourrait croire appartenir exclusivement à la SF : la génétique, les OGM, les univers virtuels de l'informatique, etc. Et vous voulez le fond de ma pensée ? Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Un bon livre est un bon livre. Et à un bon livre, on ne colle pas d'étiquette.

Quel est votre auteur de SF préféré ?

Un seul, impossible. Je vais citer à nouveau Barjavel, avec Stefan Wul et Silverberg. Avec Sternberg (de toute façon inclassable), pour former un quatuor à cordes honorable. Et quelle place accorder à Stephen King, dont la force de frappe m'époustoufle ? Mais tant d'autres piaffent devant la porte !

Quels sont pour vous les auteurs majeurs de ces 20 dernières années ?

Dan Simmons ? Mais il a débuté bien avant, je pense. Alors Stephen Baxter (le nouveau Clarke), et Kim Stanley Robinson, l'auteur « écologique » par excellence. En France, Pierre Bordage et Dantec (même si je ne partage pas ses idées). Pour ce qui est fantastique, qu'on ne saurait oublier, Neil Gaiman.

Vous êtes un auteur prolifique, comment faites-vous pour écrire autant et depuis aussi longtemps ?

Comme je ne me pose pas cette question, il m'est difficile d'y répondre. L'envie, la passion sont les causes principales, j'y reviens toujours. Je me mets à mon ordinateur (autrefois la machine à écrire), les phrases s'enchaînent. Quand un bouquin (ou une nouvelle) est fini, quel que soit le temps que j'y ai passé, je saute au suivant, avec un entracte qui peut varier de quelques jours à quelques semaines. Je sais toujours quoi écrire, puisque j'accumule les synopsis et que, dans mes vastes tiroirs, il y en a des dizaines et dizaines en attente, bien plus que je n'aurais jamais le temps de développer. D'autre part je ne connais pas « l'angoisse de la page blanche » - une expression pour moi dénuée de signification. Ce qui ne veut pas dire que je n'aie pas des petits coups de fatigue. Mais alors je vais gratter ma guitare, je m'amuse avec mes chats, je fais un tour en vélo... et c'est reparti !

Vous écrivez également dans des genres différents (SF, fantastique, polars, etc.). Comment faites-vous pour passer d'un genre à l'autre avec autant de facilité ?

Je vais me répéter, et même radoter, mais c'est l'envie, toujours. J'ai accumulé tant de lectures que les modèles sont là, toujours.

En 1980, vous déclariez dans « Le Citron Hallucinogène » : « La SF aurait plutôt tendance à me fatiguer, parce qu'il me semble qu'en tant qu'auteur j'en ai fait le tour en douze ans de pratique intensive ; et aussi parce qu'elle tend à se confondre avec la littérature en général, ce qui au demeurant n'est pas une mauvaise chose, pour la littérature générale particulièrement. »

Etes-vous toujours d'accord avec vos propos ?

Que la SF - ou tout au moins une certaine partie de la SF, celle que je pratique et qui exclue le space-opera ou la fantasy - se fonde au mainstream, c'est certain, même si le mouvement inverse est également vrai. Mais je me suis déjà exprimé à ce sujet. Que j'aie pu affirmer qu'au bout de douze ans j'en avait fait le tour fait partie de ce genre de déclaration qu'on lance sans beaucoup y réfléchir et qui n'est plus vraie un an plus tard. Il se trouve que j'ai commencé à écrire pour la jeunesse dans les années 80 (c'était surtout affaire de circonstance), puis du polar dans les années 90... Mais en ce qui concerne le polar, j'avais bien l'intention, dès mes débuts, et même avant mes débuts, d'en écrire. Seule m'en avait empêché mon incarcération en SF des années 70, où nous avions le vent en poupe, où il ne fallait pas laisser la tempête s'essouffler.

Bizarre, je viens de jeter un oeil sur le net pour voir ce que l'on dit sur vous, et j'en tire une seule réflexion...

Pour quelqu'un de considéré comme un avant-gardiste contestataire, tout ce que l'on trouve sur vous est d'une platitude formatée...

Avez-vous déjà constaté cela et est-ce que cela vous gêne ou vous rassure d'être comme rentré dans le moule avec les années ?

« J'suis pas une moule ! » chantait Magali Noël sur des paroles de mon grand frère Boris. On m'a quand même cassé pas mal de sucre sur le



1982. En concert au Grenier de la Table ronde à Grenoble, avec Jean-Christophe Houde

dos. Mais ne dit-on pas qu'il vaut mieux entendre parler de vous en mal que pas du tout ? De toute façon, si je lis (en diagonale) ce qu'on peut écrire sur moi, cela ne m'influence aucunement. Sinon, dans les années 70, je n'aurais plus eu qu'à me cacher dans un trou de souris. Mais sans doute les idées que nous étions quelques-uns à défendre dans ces années-là en les faisant passer dans nos textes sont-elles devenues banales, parce qu'indéniables - et c'est heureux : je pense à l'écologie, encore et toujours. Plus personne n'oserait encore écrire que je suis, que nous sommes des emmerdeurs.

Vous travaillez également en tant que journaliste, comme critique cinéma ou littéraire. Comment concevez-vous cet aspect-là alors que vous êtes un créateur vous-même ?

Il se trouve que c'est la même année, en 1964, que LUNATIQUE a publié mes premières nouvelles de SF, et LE PROGRÈS mes premières critiques cinématographiques (et théâtrales). Et encore je ne compte pas mes brouillons dans des journaux étudiants. Les deux disciplines ont donc de tout temps, pour moi, été parallèles. Et se complètent, ajouterais-je. Être critique, quand on crée soi-même, c'est s'appuyer sur une connaissance vécue, en profondeur, de ce qu'on critique. Donc cela devrait vous éviter (en théorie) les injustices et les jugements à l'emporte-pièce. De plus, étudier une œuvre, c'est tenter de comprendre comment elle fonctionne. Donc, pour un auteur, c'est bénéfique. J'ajoute, en ce qui concerne plus précisément la critique cinéma, qu'elle est aussi pour moi une manière de m'approprier, si peu que ce fut, un art qui me fascine et que je ne pratique (hélas) pas.

C'est quoi un bon critique pour vous ?

Celui dont la sincérité est la première vertu. Celui qui ignore les modes et les goûts du jour, les clans et les castes, les pressions de quelque bord qui soit. Celui qui juge selon ses goûts, quand bien même il peut se tromper. Pour ce qui concerne la critique de SF, on sait bien que sa principale plaie est le système des copains, hérité du fandom, qui pousse à encenser des bouquins médiocres parce qu'on est pote avec son auteur. Et inversement.

Cela vous pose-t-il un problème de juger vos compères ?

Point du tout. On me juge bien, moi. Je n'oublierai jamais l'article haineux qu'a pondu, dans LE MONDE où il a brièvement tenu la rubrique SF, Emmanuel Jouanne au sujet de mon recueil *Ne coupez pas !* Mais est-ce pire qu'être ignoré ? LE MONDE (enfin), sous la plume absente de Jacques Baudou, n'a pas écrit une ligne sur ce livre. Bon, fermons le ban, et oublions ces mouvements d'humeur...

AU SUJET DE QUELQUES ŒUVRES CLÉS
Attardons-nous sur quelques-uns de ses romans
qui ont « compté ».

Les Hommes-Machines contre Gandahar (1969)

Écrit en 1969, c'est votre premier livre. Comment considérez-vous ce titre aujourd'hui ?

Pas exactement mon premier car, juste avant, j'avais écrit dans la hâte et l'exaltation une sorte de récit qu'on pourrait étiqueter d'« autofiction », ou de « post-moderne » (avant la lettre), au sujet d'un Mai 68 fantasmé, qui tirait vers la SF (*Après une révolution manquée*). Mais c'était très foutraque et les rares éditeurs à qui je l'ai présenté n'en ont pas voulu, à juste titre je crois. Puis est venu *Les Hommes-machines*, pareillement rédigé en roue libre, mais dans une sorte d'état de grâce, tapé directement sur ma vieille Underwood de l'époque, et livré quasiment sans corrections. Une sorte de miracle que je ne m'explique toujours pas aujourd'hui : alors qu'en cas de réédition je reprends toujours mes textes pour les corriger avec un soin maniaque, parfois en les modifiant notablement, je n'ai jamais changé une virgule à ce roman.

Pourquoi avoir écrit ce livre à l'époque ?

À l'époque, ce n'était pas un roman que j'avais en tête, mais une bande dessinée. J'étais encore dans ma période graphique et, comme je ne vendais pas mes peintures, c'est vers la bd que je voulais me tourner. J'ai donc fait une dizaine de planches d'une composition très libre, en couleurs directes, que je suis allé présenter à Eric Losfeld, qui avait déjà publié *Barbarella* de Forest, un Druillet, un Pellaert, et s'appropriait à éditer *La Saga de Xam* de Nicolas Devil. Je ne manquais pas d'air et, à côté de ces géants, je ne faisais pas le poids. Résultat des courses, Losfeld

1988 : la sortie de Gandahar



Jean-Pierre Andrevon

Les Hommes-Machines contre Gandahar (1969)

Publié en 1969, *Les Hommes-Machines contre Gandahar* a été adapté en dessins animés en 1988 par René Laloux et Caza.

C'est le premier roman de l'auteur qui, par la suite, en a écrit d'autres de la même série : *Gandahar et l'oiseau monde* (1997), *Les Portes de Gandahar* (1999), *Cap sur Gandahar* (1999) et *Les Rebelles de Gandahar*.

Au milieu des étoiles, le royaume de Gandahar ressemble au Paradis. Les humains établis sur place ont oublié leur ancienne technologie et vivent en harmonie avec la nature. Mais cet Eden se voit menacé par l'arrivée de robots qui détruisent tout sur leur passage.

La reine de Gandahar envoie Sylvin Lanvère, un de ses plus valeureux chevaliers afin de découvrir l'origine du mal et de le supprimer. Lors de son périple, il croisera la beauté en la personne d'Airelle, il combattra et devra affronter une machine pensante qui joue avec le temps... Il sera accompagné dans son voyage par la princesse Sandrallia et par le prince Artwaal.

Un peu de space opera, un peu de fantasy, un mélange qui donne tout son charme à cette histoire. C'est en somme un excellent livre de science-fiction tout simplement.

Un premier roman qui est une vraie réussite.

Jean-Pierre Andrevon, Gandahar, Folio SF, 272 pages.

à (gentiment) refusé mon projet. Comme il était le seul éditeur sur la place à pouvoir éditer ce genre de bd, j'ai abandonné. Mais, nullement découragé, j'ai décidé de la traduire en roman et... voir plus haut.

Vous avez écrit des suites à cette histoire : *Gandahar et l'oiseau monde* (1997), *Les Portes de Gandahar* (1999), *Cap sur Gandahar* (1999), *Les Rebelles de Gandahar* (2002) et *L'Exilé de Gandahar* (2004). Pourquoi avoir repris la plume des années après pour lui donner une suite ?

J'avais dès le départ le projet d'écrire d'autres *Gandahar*, car je sentais confusément que je tenais là un univers à la fois original et qui me correspondait bien. Mais, comme trop souvent, le temps et les circonstances ont eu raison de ces louables intentions. J'avais à la fois intégré FICTION où je donnais moult nouvelles et critiques, et CHARLIE MENSUEL, où je rédigeais plusieurs rubriques et des scénarios pour Pichard. Sans oublier mes recueils, mes anthos, mes romans au Fleuve Noir. Donc *Gandahar* est passé à la trappe. Et puis, lorsque, vers 96, Denis Guiot a pris les rênes d'une collection de SF jeunesse chez Hachette et qu'il m'a demandé un manuscrit, cette vieille envie est remontée à la surface. De 70 ou 71 me restaient deux synopsis gandahariens : *Gandahar et l'oiseau monde* et *Cap sur Gandahar*, dont je me suis servis - les trois autres étant des créations. J'ajoute que, pour ce qui est de l'écriture, je n'ai jamais fait de différence entre les Ganda-

har étiquetés « jeunesse » et les adultes - avec, dans le premier cas, un peu de sexe en moins, sans doute.

Vous y dénoncez les dérives de la génétique. Que pensez-vous de cette science actuellement ? L'a-t-on domestiquée ou doit-on encore la craindre ?

Voilà une question estampillée 2007 au sujet d'un roman écrit en 1968 ! A l'époque, ma préoccupation de 68tard tenait plutôt à la mise en accusation de l'exercice du pouvoir. Le Métamorphe, dont le cerveau se sclérose parce qu'il est devenu trop vieux, c'est en réalité De Gaulle, grand homme certes en 1940 mais devenu, vingt-huit ans plus tard, un vieillard déconnecté de son temps... Ceci dit, que les lecteurs d'aujourd'hui voient dans *Les Hommes-machines*, à cause des Transformés, des références aux manipulations génétiques me plairait plutôt : cela prouverait que j'ai fait de la prospective sans le vouloir. C'est ainsi, en SF. On se trompe souvent et, s'il se trouve qu'on a raison, c'est souvent à l'insu de son plein gré. Plus sérieusement, par manque regrettable de vraies infos scientifiques au sujet des OGM, j'ai une opinion plutôt fluctuante. Pour le moins, je réclame le principe de précaution, soit des expériences en milieu confiné. Aussi, suis-je tout cœur avec les faucheurs de José Bové. Pour ce qui est de la culture des cellules-souches, je suis bien évidemment pour, car cela semble être la source de progrès remarquables, notamment dans l'éradication des maladies génétiques. Et puis il faut toujours être d'un avis opposé à celui de Bush !

Mais on pourrait dire également que les Hommes-Machines sont une symbolisation des nazis. Avez-vous voulu parler de cela dans ce roman ?

Exactement, c'était une autre partie du sous-texte : ce déferlement d'un ennemi au départ invincible, qui envahit un pays pacifique, massacrant et détruisant tout sur son passage, c'est clairement l'invasion nazie de 1940. D'ailleurs dans ma bande dessinée avortée, les robots portaient un casque semblable à celui des soldats allemands...

La Fée et le Géomètre (1981)

Prix de la science-fiction pour la jeunesse en 1982

Dans ce livre, vous dénoncez les ravages de la colonisation et de la technologie. Pensez-vous que les jeunes y soient sensibles ?

J'ai souvent eu l'occasion de discuter de ce livre lors de mon passage dans des classes. Et effectivement, il a toujours été compris et a recueilli de bons échos. Les jeunes, comme vous dites, ne sont pas si idiots que ça... Ceci dit, en l'écrivant, je n'avais pas spécialement l'intention de le faire éditer dans une collection jeunesse. Et puis le sort en a décidé autrement, ce qui n'a valu quelques petits problèmes (et quelques menues coupes) au sujet des passages sur les missionnaires et la religion. Mon but était en quelque sorte de mixer le génocide indien - j'ai mis dans la bouche du mage Marlin des fragments de discours du chef sioux Seattle, recueillis au XIXe siècle - et la mise en coupe réglée de l'Afrique. Pour moi, c'est un livre frère des *Hommes-machines*, qui obéit à la même structure et au même discours.

Jean-Pierre Andrevon

La Fée et le Géomètre (1981)

Prix de la science-fiction pour la jeunesse en 1982

Des elfes, des gnomes, des fées vivent en harmonie avec la nature dans le Pays Vert. Tout y est calme, doux, limpide. Le bonheur se respire à grandes brassées. Tout est bien dans le meilleur des mondes. Tout, jusqu'à l'arrivée de deux êtres humains. Ce ne serait pas grave s'ils n'apportaient pas avec eux des soldats, des entrepreneurs, des touristes, des spéculateurs immobiliers, des scientifiques... qui saccagent tout sur leur passage ! La quiétude de ce petit paradis est bouleversé.

Et le pillage peut alors commencer. Le pillage des ressources naturelles, l'exploitation des êtres, le mépris des autres cultures. Andrevon nous donne là une belle leçon. Il dénonce les ravages de la colonisation, la modernité à tout prix.

Mais Andrevon reste optimiste dans son récit. Il parvient à dénoncer sans oublier de continuer à nous donner de l'espoir.

Il faut se battre pour regagner du terrain face aux envahisseurs, il faut renouer avec nos racines, ne pas oublier d'où l'on vient.

Ce conte démarre comme une histoire de fantasy, mais se transforme bien rapidement en un véritable récit militant écologiste. La vie des autres peut se transformer en véritable enfer face à l'intolérance d'autrui, face à la recherche du profit sans réflexion.

Jean-Pierre Andrevon nous permet de nous rendre compte que nos sociétés de consommation ne sont sans doute pas la panacée universelle. Un vrai message complètement d'actualité 25 ans après son écriture. Un message universel et intemporel finalement que l'on doit mettre entre les mains des jeunes, mais aussi des adultes.

Jean-Pierre Andrevon, *La Fée et le Géomètre*, Bayard.



Mais vous êtes également optimiste dans ce livre en privilégiant par exemple la mixité des couples et la mobilisation des jeunes générations. Croyez-vous au changement grâce aux générations futures ?

La mondialisation n'a pas que des côtés négatifs, et la mixité, ethnique autant que culturelle, peut être un ferment de compréhension, d'enrichissement mutuel, certainement. Il n'y qu'à voir ce qui, par delà les guerres, s'est passé entre les Xe et XIVe siècle entre chrétiens et musulmans. Mais, aujourd'hui, est-ce que je n'écrirais pas la fin de manière différente ? J'en ai bien peur, hélas...

Le travail du furet à l'intérieur du poulailler (1983)

Racontez-nous la genèse de ce livre important dans votre carrière.

Au départ, c'est une nouvelle d'une dizaine de pages que j'avais donnée à Daniel Walther pour son anthologie de 1975 *Les Soleils noirs d'Arcadie*. Ce texte m'avait été inspiré par un série dessinée de Wolinski, *Georges le tueur*, qui paraissait dans HARA-KIRI, et où il était question d'un petit bonhomme dont le métier était, tout simplement, de tuer des gens. J'adore l'humour de Wolinski, qui correspond au mien, j'adore le bonhomme (c'est d'ailleurs lui qui m'avait appelé à CHARLIE MENSUEL) et, comme de juste, je lui ai dédié la nouvelle. Mais je sentais que je n'avais pas exploité tous les développements dont le sujet était porteur et, cinq ou six ans plus tard, j'en ai fait un roman, que j'ai donné à J'ai Lu et non pas à Denoël, pour dire de ne pas mettre mes deux pieds dans le même sabot. Le roman a été édité fin 82, deux mois je crois après deux événements d'importance dissemblable : la sortie du roman de Michel Pagel, *A l'aube au chant du tueur*, qui exploitait le même sujet, et l'arrivée sur les écrans de *Blade Runner*, dont l'esthétique rejoint celle du Furet. On n'a pas manqué de m'accuser d'avoir copié l'un et l'autre, alors que l'écriture de mon roman était achevée à la mi-81. Encore ces histoires de concordances fortuites.

20 ans après, il est encore réédité, appréciez-vous toujours ce livre ?

Ce serait plutôt une question à poser à ses lecteurs... Mais il est de fait qu'il reste un de mes préférés, avec *Tout à la main* et *Le monde enfin*, oui. Si je peux en une phrase de permettre d'être le critique de moi-même (signé Denis Philippe), je dirais que j'ai réussi une bonne adéquation entre le sujet et le langage.

Et le public comment le reçoit-il ?

Réponse avec la question suivante, que me posent souvent mes lecteurs...

Jean-Pierre Andrevon

Le travail du furet à l'intérieur du poulailler (1983)

Écrit en 1983, ce livre connaît un succès sans faille depuis. Réédité plusieurs fois, il a même été adapté à la télévision.

Le Furet doit tuer les personnes qui ont été tirées au sort. En effet, la surpopulation est un véritable fléau, et chaque année, 400.000 personnes en France sont ainsi choisies, de manière aléatoire par un ordinateur, pour être exécutées par un Furet. Tout va bien dans le meilleur des mondes jusqu'au jour où le Furet découvre qu'une de ses victimes est la femme qu'il aime...

Le Travail du Furet est un roman très noir. Le héros prépare ses « exécutions » avec minutie. Il essaie d'innover à chaque fois, imagine de nouvelles façons de procéder. L'auteur ne nous épargne aucun détail. Le Furet exécute sans état d'âme, jusqu'au jour où la seule chose à laquelle il tient lui est arrachée.

Le Travail du Furet est d'un humour cynique et corrosif. Ce livre fait partie des excellents opus d'Andrevon. Son ton résolument meurtrier et la verve de l'auteur lui donnent une patine hors du commun.

Jean-Pierre Andrevon, *Le Travail du Furet*, Folio SF, 272 pages.



ments

Etes-vous toujours d'accord avec l'idée du livre, à savoir, réguler la surpopulation par une élimination journalière de la population ?

Ah ! C'est un roman, hein... pas un programme politique. Mais honnêtement, c'est aussi un fantasme. La Terre, aujourd'hui déjà, compte trop d'habitants pour ses ressources limitées, alors il faut faire quoi ? L'Afrique, malgré les guerres, la famine, la sécheresse, le sida, va doubler sa population d'ici 2050. Il faut faire quoi ? Le but avoué de l'Inde est de dépasser la population chinoise au même horizon. Il faut faire quoi ? Ces jours-ci, on se félicite dans tous les médias que le taux de fertilité des Françaises soit le plus fort d'Europe. Il faut faire quoi ? Peut-être les désordres climatiques vont-ils régler ça sans faire de détails, comme je l'ai évoqué dans *Marée descendante* ou *De vagues et de brume*...

Une BD a été tiré du livre, racontez-nous ça.

J'ai reçu un jour un mail d'un jeune dessinateur qui sortait de l'école d'Angoulême et qui, ayant aimé mon roman, désirait en faire une adaptation. C'était Afif Khaled. Il m'avait présenté des travaux préparatoires très aboutis techniquement mais qui figuraient les humains sous la for-

me d'animaux anthropomorphiques, des singes, des fauves ; je trouvais que ça ne collait pas, et puis il y avait déjà *Blacksat*. Donc Afif a remis son travail en chantier en même temps que, pour nous faire la main, je lui donnais deux scénarios de bandes courtes. L'une a été publiée dans un magazine qui n'a vécu que deux numéros, KOG, l'autre est restée inédite. Ensuite, nous avons présenté à divers éditeurs les cinq premières planches du Furet qu'Afif avait faites d'après mon découpage. C'est Soleil qui a remporté le cocotier. Le reste... il n'y a qu'à s'en mettre plein les yeux. Il ira loin, ce petit !

La BD est-elle différente du roman ? En quoi ?

Dès le départ, j'avais prévu de faire une mini-série de trois albums, ce qui me semblait raisonnable pour rendre la substantifique moelle du roman. Naturellement, j'ai tout recentré sur l'action, ce qui est le moins pour une bd. Et j'ai apporté deux modifications principales : d'une part, le furet rencontre Jos au cours d'une péripétie où il lui sauve la vie, ce qui me semblait plus fort dramatiquement que dans le livre, où ils se connaissent déjà ; deuxièmement, j'ai introduit (tome 2) un flash-back sur le passé de mon héros : un ancien militaire qui, lors d'une énième guerre moyen-orientale, a dû tuer la femme qu'il aimait. Ce qui épaississait le portrait, en quelque sorte.

Le roman a été également adapté à la télévision. Pouvez-vous nous en dire quelques mots ?

Comme pour la bd (ou pour *Gandahar*), j'ai été contacté par Antenne 2 qui désirait réaliser une adaptation du roman sous forme d'un téléfilm autonome. La comparaison s'arrête là, car je n'ai en aucune façon participé à l'élaboration du projet. J'ai même visionné le film en même temps que le public, lors de sa première diffusion, début 94, sur la 2. Je dois dire que j'ai été cruellement déçu. D'abord par l'aspect fauché de l'ensemble - le téléfilm a été tourné à Bucarest, avec une poignée de figurants et dans des décors contemporains, alors que je rêvais de *Blade Runner* ! D'autre part, je n'aime pas le comédien qui incarne mon furet, un gringalet qui fait le clown, alors que je voyais Delon au temps du *Samourai*... Mais peut-on s'attendre autre chose de la télé ? J'ajoute que j'ai par la suite rencontré le réalisateur, Bruno Gantillon, qui a admis certaines de mes remarques et est devenu un excellent ami. Nous avons périodiquement des vellétés d'un retour au Furet, ou à son univers, sous une forme ou une autre, mais jusqu'à présent sans suite...

Sukran (1989)

Grand Prix de l'Imaginaire

Encore et toujours des problèmes écologiques (la montée des mers, la noyade de Marseille, les animaux modifiés...). Ce sont des thèmes ultra-présents dans votre œuvre.

Puis-je évoquer d'abord, en quelques phrases, l'origine du roman ? Comme *Gandahar*, ce fut au départ une bd, celle-ci réellement matérialisée, du moins en partie, sous la forme d'un album publié chez Glénat : *Neurones trafic*. Je n'en étais pas seul responsable, puisque le dessin est signé Véronik, une dessinatrice suisse que j'avais rencontrée grâce à Kesselring, et avec qui j'avais publié un précédent album avec le même héros : *Matricule 45000*. Ce héros, Fabien, était un soldat perdu tombé dans la clochardisation après... une guerre moyen-orientale ! En somme, il pourrait être le Furet plus jeune. Je souhaitais en faire un personnage récurrent, mais une mauvaise entente avec Véronik et la tout aussi mauvaise volonté de l'éditeur ont voulu que la bande s'interrompe avec le tome un, alors qu'elle était prévue en deux volumes. Qu'ai-je fait ? Comme pour *Gandahar*, je ne me suis pas découragé et l'ai transformée

Jean-Pierre Andrevon

Sukran (1989) Grand Prix de l'Imaginaire

Roland Cacciari est un démo, un laissé-pour-compte. Il participe à une bagarre entre Arabes, skinheads et policiers. Il est engagé par M. Legueldre, directeur de Nord-Sud Electronics. Il est embauché comme vigile dans cette entreprise à la production louche. Roland découvre que la société pour laquelle il travaille fait du trafic d'immigrés maghrébins. Mais l'histoire va plus loin. Son adjoint lui révèle que Legueldre fabrique de zombies porteurs de charges explosives. Une attaque nucléaire est imminente. Roland va-t-il arriver à empêcher ce désastre ? Rien n'est moins sûr.

Ce roman a gagné le Grand Prix de l'Imaginaire en 1990. C'est un livre d'actualité et visionnaire puisqu'il prédit en quelque sorte certains attentats meurtriers que l'on a connu depuis. Andrevon nous prouve une fois encore son talent en prédisant une dérive devenue réalité.

Jean-Pierre Andrevon, Sukran, Présence du Futur, Denoël, 256 pages.



en roman. Et, comme pour le *Furet*, j'ai introduit un récit très polar dans un décor légèrement futuriste, un mixage que j'adore et qui vient sans doute de mon admiration de jeunesse pour *Les Cavernes d'acier* d'Asimov (tiens ! encore un bouquin fondateur que j'ai oublié...). Quant à la montée des eaux... vous voyez qu'il y a vingt ans, on savait déjà tout des conséquences de l'effet de serre.

Sukran présente aussi une critique de la société (les nantis qui ont accès aux loisirs, le racisme...). Ne sont-ce pas là des problèmes universels et intemporels ?

Et des problématiques surtout présentes dans le polar. Ce pourquoi j'aurais aimé que ce roman soit publié en Série Noire. Mais il a été refusé par Raynal, alors il est sorti en PdF. Mais, pour moi, c'est vraiment un thriller proche de ce qui a été publié sous le label « Néopolar » avec, je l'espère, une légère imprégnation Manchette - autre auteur dont je me sens très proche, autre ami disparu trop tôt, et que je suis heureux de citer à cette occasion.

L'œil derrière l'épaule (2001)

Prix du Roman d'Aventure

La sectarisation est pointée dans ce livre. Avez-vous peur de cet aspect des choses ?

Je n'ai peur (ce qui est manière de parler : je suis d'un naturel extrêmement courageux, comme le chevalier Bayard qui est mon voisin isérois) que de ce qui risque de m'atteindre. Et comme je suis imperméable à toute influence sectaire... Non, je me suis plutôt intéressé ici au phénomène des résidences protégées, qui fleurissent aux USA. Pas les cités-bunker qu'aime tant Brussolo, plutôt les *Community Associations*, qui présentent le visage inverse. Le plein air, un aspect aimable, des villages coquets où tout le monde se connaît, comme la cité créée par Tim Burton pour *Edward aux mains d'argent*.... C'était ce que je voulais mettre en lumière : une emprise insidieuse, qui ne se dévoile pas tout de suite. J'aurais pu, j'aurais dû sans doute y ajouter une composante religieuse, mais je suis si éloigné de la religion que me sentais incapable de créer des personnages et des comportements intégristes convaincants. D'un autre côté, la religion aurait accentué l'ancrage américain ; ainsi, le récit est plus universel. D'ailleurs, alors que j'en étais au synopsis, ma communauté se trouvait en France.

Avez-vous peur que les gens perdent leur esprit critique, qu'ils soient happés par la société ?

Est-ce que ce n'est pas le cas ? Tout en étant conscient que cela vient précisément d'un sentiment de peur. Peur du lendemain, peur du changement, peur des étrangers... C'est ainsi qu'on se réfugie dans la religion, à l'intérieur d'une secte - à moins que l'on se replie sur soi-même.

Le roman se rapproche un peu d'un classique comme 1984. Y avez-vous pensé en écrivant ce livre ?

Non. C'est un suspense très réaliste, très éloigné de la science-fiction. Contrairement à *Sukran*, il fait vraiment partie du versant polar de mon travail. Il est vrai cependant que j'y ai déversé des hantises qui me correspondent : la claustrophobie, le rejet de toute contrainte, fusse-t-elle faussement amicale, la hantise des « amis-qui-vous-veulent-du-bien » et viennent vous emmerder... Bon, d'accord : ma misanthropie, si vous voulez.

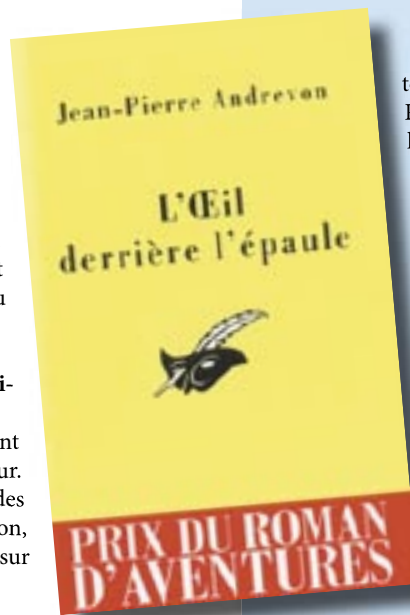
2002 : Remise du Prix du Roman de l'aventure, au Masque, en compagnie de Serge Brussolo



Jean-Pierre Andrevon

L'Œil derrière l'épaule (2001)

Prix du Roman d'Aventure



Les Woolwright vivent à Los Angeles. Une vie comme toutes les autres, jusqu'au jour où Mme Woolwright, Pam, est victime d'une tentative de viol. À partir de là, pollution, augmentation de la délinquance, prix exorbitants, Big One, tout y passe. Jon ne cède pas. Il travaille à LA, a une maîtresse à LA, a ses habitudes à LA. Bref, c'est sa ville. Jusqu'au jour où ils visitent Harmony, une communauté située à une centaine de kilomètres de LA. Pavillons isolés, ville très tranquille située au milieu du désert, gens très accueillants. Jon ne peut que fléchir, et les voilà, tous les trois, avec leur petite fille Véronika, qui déménagent. Tout semble aller le mieux du monde, quoique... On leur fait des remarques sur leur décoration, leur chat disparaît, ils sont obligés d'assister à des réunions, d'aller à l'église faute de quoi les remontrances fusent, leurs amis sont poursuivis sur l'autoroute, Pam ne veut pratiquement plus avoir de relations sexuelles avec son mari. Un véritable lavage de cerveau moral s'opère petit à petit. Après plusieurs mois, l'hébété de sa femme, le dédain de sa fille, font que Jon décide de quitter Harmony et de retourner vivre à LA. Dans un premier temps, il s'installe chez un copain, puis renoue avec sa maîtresse. Sa révolte qui grondait déjà du temps où il vivait à Harmony, gronde de plus en plus fort en lui. Elle atteint son paroxysme après le meurtre de sa maîtresse. Il sait qui a fait le coup et veut se venger, récupérer sa femme et sa fille, et les emmener loin d'Harmony. Oui, mais...

Roman palpitant, qui a obtenu le Prix du Roman d'Aventures, donne des frissons. En effet, la fiction approche parfois de la réalité, et la réalité dépasse souvent la fiction. Des communautés décrites comme celle d'Harmony existent bel et bien, et c'est en ce sens que le roman est très fort. Il nous décrit, sans fausse morale, la vie dans ce genre de ville, l'absence de liberté, de choix, de joie de vivre. C'est du 1984 en plein.

Andrevon est très très fort à ce jeu-là et son roman fait peur.

L'Œil derrière l'épaule, Jean-Pierre Andrevon, Le Masque, 290 p.

Le Village qui dort (2001)

Prix Masterton 2002

Un roman fantastique. Comment considérez-vous le fantastique ?

Vaste question ! J'ai déclaré une fois (ou plusieurs) que si la SF, c'était Marx, le fantastique, c'était Freud. Et qu'il était la littérature de l'intimisme alors que la SF était celle du collectif. On pourrait trouver dix autres définitions, dix autres motivations (explorer les peurs de l'enfance, par exemple), mais je voudrais surtout déclarer haut et fort que, contrairement à ce qu'on veut bien faire semblant de croire à mon sujet, le fantastique m'est aussi indispensable que la SF, tant comme lecteur que comme pratiquant. Rappelez-vous les « Angoisse » que je devorais à 15 ans ! En fait, mon troisième roman publié, après *Les Hommes-machines* et *La Guerre des Gruulls* était un roman fantastique : *Un froid mortel...* dans la collection « Angoisse », que j'intégrais ainsi quinze ans après en avoir fait mes délices.

Le thème des vampires est célèbre, vous l'utilisez ici teinté de sexualité. Vous aimez les vampires ?

Heu... pas de trop près, quand même ! En fait, j'ai rarement abordé le thème du vampirisme, ou alors de manière très détournée (*La maison d'Emilie*), tout simplement parce que 500 000 auteurs l'ont fait. Pour ce qui est du *Village qui dort*, j'aurais aussi bien pu évoquer des loups-garous ou tout autre sorte de communauté secrète et fermée plus ou moins monstrueuse. Ce qui m'amène à dire que ce roman est bien plus proche qu'on pourrait l'imaginer de *L'œil derrière l'épaule*, car le vrai sujet en est l'enfermement - qui exprime à nouveau ma claustrophobie.

Le sexe est finalement peu utilisé en Imaginaire. L'Imaginaire est-il asexué ?

C'est un peu un cliché, non ? Ou une question qui a trente ans de retard ? Stephen King n'est pas particulièrement timide en matière de sexe, ni un auteur un peu oublié comme John Boyd. Poppy Z. Brite en fait un usage immodéré, même s'il est mêlé à la souffrance et à l'anormalité, dimensions que j'ai toujours évitées, détestant l'alliance Eros/Thanatos (*L'Empire des sens*). Et que dire de Daniel Walther ? Même un écrivain aussi distingué que Ballard ne fait pas l'impasse sur le Q.

Ceci dit, il en est du sexe comme de la politique ou de l'écologie. Les écrivains pour qui c'est quantité négligeable l'ignorent, ceux pour qui c'est le sel de la vie l'abordent frontalement (si je peux dire...)

Jean-Pierre Andrevon

Le Village qui dort (2001)

Prix Masterton

Parmi les archétypes des histoires d'horreur qui se proposent à l'inspiration de l'écrivain, on trouve à un moment ou à un autre l'histoire de la petite ville hantée. L'année dernière, dans *Les Fantômes ne vieillissent jamais*, Andrevon se promenait parmi les spectres d'une bourgade pas loin de Carcassonne. Cette année, c'est dans le Haut-Languedoc que François, professeur de journalisme, dragueur et un peu fumiste, va entrer dans une "petite ville un peu spéciale", après s'être égaré en prenant une déviation. Il doit porter sa voiture défaillante chez un garagiste, et passer la nuit dans la seule auberge d'un véritable désert. Soleil et ténèbres seront les atmosphères particulières de ce récit, et leur alternance a des conséquences qui vont bien au-delà de la simple succession temporelle de la nuit au jour.

Andrevon connaît ses classiques, et tout y passe. Dans un soleil éclatant et la vacuité du silence, le décor est planté. Tout est comme mort, pas d'habitants visibles, ni de chant d'oiseau. Les maisons, poussiéreuses, ont l'air abandonnées. Seul résident de l'auberge, François ressent quelque malaise, cherche à comprendre... Il est surpris de constater que la nuit, tout s'éveille. Il passe de l'euphorie due à un bon repas à l'angoisse, vite dissipée par la ronde des accortes serveuses de l'auberge qui émeuvent ses sens. Ivre, il perd le sens du temps et regagne péniblement sa chambre, pour y recevoir diverses visites galantes de dames que son regard séducteur avait repérées et allumées dans la salle de l'auberge.

L'histoire bascule alors dans un érotisme aussi torride que le feu du soleil du jour immobile. Il comprend que, si l'air est spécial, les habitants ne le sont pas moins. Il recherche des indices, le sens caché de cette aventure. Andrevon a repris l'idée d'un culte sorcier interdit, mais en l'assaisonnant d'une justification sexuelle pour aborder de manière originale le thème des vampires. Andrevon n'a pas oublié non plus ses engagements politiques et dénonce l'intolérance et la persécution passées, qui, avec le fanatisme du moment, n'ont rien perdu de leur actualité.

Un roman refusé en son temps par le Fleuve noir et qui trouve aisément sa place dans la collection 2000.com des Éditions Naturellement.

Le Village qui dort, Jean-Pierre Andrevon, éd. Naturellement, 2000.com, 128 pages.

Roland Ernould.



Peut-être un peu moins « révolutionnaire » comme livre, un peu moins de revendication non ? Qu'avez-vous voulu faire avec ce titre ?

Du fantastique horrifique, pardi ! Où j'exprime les fantasmes intimes : me perdre dans un endroit inconnu, être prisonnier de quelque chose ou quelqu'un. Ce livre (issu, comme beaucoup d'autres, d'un rêve) se situe dans la droite ligne de mes « Angoisse » - une collection que j'aurais aimé voir se perpétuer jusqu'à aujourd'hui, et où j'aurais continué à écrire. Je dois avoir vingt ou trente synopsis du genre dans mes tiroirs. Il y a un éditeur dans la salle ?

Le Monde enfin (2006)

Prix Julia Verlanger

Une série de nouvelles raconte la fin de l'humanité, dont la première date de 1975. Comment s'est écrite cette vaste saga ?

Il se trouve que, en 1975, j'avais écrit une nouvelle déjà titrée *Le Monde enfin*, pour le recueil collectif *Utopies 75*, qui comprenait quatre longs textes, publiés dans la collection « Ailleurs & Demain ». Dans cette nouvelle, la race humaine s'était éteinte sans que la cause en soit précisée, et un vieil homme de 80 ans parcourait la France à cheval, rencontrait des petites communautés ou des isolés, les dernières branches de l'humanité déclinantes. Par la suite, j'ai écrit d'autres nouvelles qui pouvaient se rattacher à ce décor - ce monde vide, qui retourne à la nature et aux animaux. Je pense notamment à *La Tigresse de Malaisie*, l'histoire d'une femme de cinquante ans qui se désespère de mettre un enfant au monde et voit s'approcher l'âge de la ménopause. Un texte paru dans mon recueil Pdf *Il faudra bien se résoudre à mourir seul* - tout un programme...

Vous avez écrit ces textes entre 1975 et 2003. Aviez-vous déjà en tête de les relier et d'en faire un seul gros volume ?

Dans les années 90, j'avais quatre ou cinq textes, écrits sur l'espace d'une vingtaine d'années, qui rejoignaient ces thèmes d'une fin du monde douce et d'un renouveau écologique de la Terre. L'idée m'est alors venue (je crois qu'elle m'a été soufflée par Gilles Dumay) de les regrouper dans un recueil. Mais pourquoi l'arrêter avec des récits déjà écrits ? J'ai alors décidé de boucher les trous, d'organiser le recueil en une saga plus ordonnée, avec des personnages récurrents j'ai donc réécrit les nouvelles existantes pour les faire coller avec les nouveaux textes que je pondais à mesure. Et j'ai lié le tout avec le texte liminaire, scindée en une douzaine de parties, pour en faire une sorte de respiration. Donc presque 30 ans, oui... ce qui est sans doute assez rare pour être souligné.

Pourquoi avoir écrit sur ce thème ? Quel est votre message ?

Depuis ma première nouvelle publiée, *La Réserve*, je crois avoir montré que le thème m'obsédait. Pourquoi ? Parce que c'est LE thème, sans doute. La fin du monde ou la fin de l'humanité arrivera bien un jour. De

Jean-Pierre Andrevon

Le Monde enfin (2006)

Prix Julia Verlanger

Le Monde enfin est, selon les propres dires de l'auteur, peut-être son chef-d'œuvre. Riche d'un million de signes, cet ouvrage est constitué de plusieurs nouvelles. La première a été écrite en 1975. Il a continué à écrire ce cycle tout au long de ces trente dernières années. Il les a rassemblées, parfois modifiées pour nous proposer aujourd'hui un texte homogène et compact.

Le pitch

Le début de l'histoire commence de nos jours. L'Humanité va disparaître en quelques jours suite à une épidémie qui va s'étendre à la planète entière. Nous suivons alors divers personnages : des spationautes qui reviennent dans un Paris dévasté ; une femme qui tente de rejoindre un vagabond pour faire un enfant ; une fillette qui grandit dans une cave infestée de rats ; un militaire français choisi pour être enfermé dans un bunker de survie aux Etats-Unis ; un homme qui parle aux animaux ; etc. Tous ont un point commun : la survie dans un monde déshumanisé où la nature reprend ses droits. Car l'Homme est au centre de ces récits, mais la nature est omniprésente, par le biais des plantes mais aussi des animaux qui donnent tout leur parfum, toute leur beauté, toute leur « sauvagerie » au récit.

Le texte est rempli de mélancolie, mais aussi de beauté brute et cruelle parfois. Andrevon est un écologiste depuis longtemps. Ses textes en sont imprégnés et ici encore plus. On sent une profonde réconciliation avec la nature. On sent l'admiration de l'auteur pour la nature, pour la faune et pour la flore.

On suit donc tous ces personnages sur une période d'une cinquantaine d'années. De la fin de l'Humanité jusqu'à... jusqu'à peut-être son renouveau. Mais nous ne le saurons jamais.

L'auteur reste optimiste sans nous laisser la moindre piste.

Un voyage bouleversant et plein d'humanité finalement. L'écriture est belle et souvent empreinte de poésie. Une réussite incontestable au point de vue de la forme que du fond. Un des grands romans de l'année 2006, assurément.

Jean-Pierre Andrevon, *Le Monde enfin*, 488 pages, Illustration de couverture de Sparth, Fleuve Noir



même que notre propre mort, donc elle est la synecdoque. On n'invente rien en science-fiction, on essaie seulement, vu de notre présent, de décrypter le futur. Les pandémies, il y en a toujours eu : la grippe espagnole a tué plus de monde que la Première Guerre mondiale. La Grande Peste Noire au Moyen-âge a abattu le tiers de la population européenne... Il n'y a là rien de nouveau, et ce qui s'est produit peut très bien se reproduire. Quand j'ai commencé à structurer *Le Monde enfin*, je pensais à l'encéphalite spongiforme. Puis le fantasme de la grippe aviaire est arrivé. Il y a toujours une épidémie dans l'air. Ou tout autre cause à notre



2006 : Au salon du livre à Paris : signature du «Monde enfin»

fin programmée. La Terre a vécu cinq grandes extinctions, dont celle qui, il y a 65 millions d'années, a vu la fin des dinosaures. On sait que nous sommes en train de vivre une sixième extinction, plus diffuse, qui peut nous paraître lente, mais en réalité très rapide géologiquement, qui est en train de toucher les animaux et la flore - des centaines d'espèces disparaissant chaque année. Demain l'Homme ? Alors pas de message, non. Seulement une constatation.

Considérez-vous ce livre comme étant le meilleur de ce que vous avez écrit ?

J'ai pu déclarer, avec une suffisance certaine, que c'était mon grand-œuvre, oui. Il unit et synthétise des thèmes que j'ai toujours traités : l'écologie, la fin du monde, l'amour des animaux. De même qu'il est le creuset de toutes mes angoisses : la dégradation de la planète, la pollution généralisée, la fin des ressources, la disparition progressive des espèces animales et végétales. Quant au résultat, il est vrai que l'accueil aussi bien critique que populaire me pousserait à me rengorger. Mais ce n'est qu'un livre, hein...

Doit-on considérer ce livre comme optimiste ou pessimiste ?

C'est en tout cas le fantasme d'un écologisme radical - que je ne souhaite pas voir se réaliser, évidemment. Quoi que, dirait Raymond Devos. En outre, il rejoint certaines images et lectures d'enfance : le paradis terrestre, Adam et Eve vivant en paix au milieu des animaux, Robinson Crusoe, Tarzan le seigneur de la jungle avec ses grands singes et ses éléphants (mais aussi avec Jane, quand même)... Disons que c'est le rêve optimiste d'un pessimiste à tout crin.

Ce livre, par rapport à ce que vous écriviez il y a 30 ans, est peut-être moins « féroce », moins « contestataire », plus en paix avec vous-même. En comparant ce livre-ci à ceux de vos débuts, est-ce que l'écrivain, l'homme Andrevon, a changé, évolué ?

Je prétends ne pas changer, je change forcément un peu... Certes pas pour ce qui est de l'essentiel. Je ne voudrais pas non plus penser, ou donner à penser que je me suis assagi. Je gueule toujours autant contre ce qui m'indigne, que je le fasse en mon nom personnel ou comme membres des multiples associations dont je fais partie, que ce soit par écrit ou dans des manifs. Alors quoi ? C'est une question de thématique, uni-

quement : une fin douce est aussi raisonnablement prévisible qu'une fin dure (conflit nucléaire). Ayant choisi de traiter d'une fin douce, l'écriture l'est forcément aussi.

En 1980, vous avez fait la liste de vos cinq romans SF préférés :

* *Les chroniques martiennes*, de Ray Bradbury (Denoël) :

Parce que c'est une superbe remise en cause du colonialisme et de l'anthropomorphisme, mais faite en douceur et en poésie.

* *Le diable l'emporte*, de René Barjavel (Denoël) :

Parce que c'est le comble de la noirceur sur un sujet qui a fait des petits (la der des der), mais avec plein de tendresse autour.

* *Tous à Zanzibar*, de John Brunner (Laffont) :

Parce que c'est le premier panorama exhaustif de tout ce qui nous attend (pollution, surpopulation), sexe et violence en prime.

* *Malevil*, de Robert Merle (Gallimard) :

Parce que sur le sujet rebattu de la fin du monde et du recommencement, c'est beau comme un camion.

* *Le fleuve de l'éternité* (et ses suites), de Philip José Farmer (Laffont) :

Parce que ça exprime nos fantasmes les plus forts (immortalité, jeunesse éternelle) au sein d'une saga à vous couper le souffle.

Sont-ils toujours les mêmes ? En rajouteriez-vous ?

C'est une bonne liste. D'ailleurs j'ai cité déjà trois de ces titres. Je m'étonne ne pas y avoir inclus *La Guerre des mondes* et *Niourk*, et aussi un Silverberg. Mais lequel ? *Les Monades urbaines* ou *L'Oreille interne*, certainement.

N'oublions pas qu'Andrevon a commencé par dessiner. Il a illustré des dizaines d'ouvrages et peint depuis toujours. Interrogeons-le.

Illustrations

Vous êtes aussi peintre et dessinateur. Pouvez-vous nous parler un peu plus précisément de ces diverses activités ?



Ici, un fragment de planche pour GANDAHAR : le Sorn contre les hommes-machibes...

Elles sont scindées en diverses disciplines. Peintre, j'ai peu à peu abandonné la stylisation vaguement cubiste de mes début (Braque-Picasso) pour un réalisme fantastique qui n'est pas tout à fait de l'hyper-réalisme, mais où je rejoins tout de même plus étroitement mes préoccupations d'écrivain. Ainsi, je suis en train de travailler (à vitesse d'escargot) sur une série de toiles où je représente divers quartiers ou bâtiments de Grenoble ayant subi la dégradation du temps : noyés ou ensablés. Des paysages sans âme qui vive - donc effectivement très proches du *Monde enfin* qu'ils pourraient illustrer (on peut voir certaines de ces toiles sur mon site). Dessinateur, je m'amuse toujours à faire des croquis rapides à l'encre de Chine, dans le style dessins de presse. A mesure, je les édite en petits albums : *Les Chats*, *Les Eléphants*, *Hou lala, qu'est-ce que je tiens ce matin !* La bande dessinée ? Vous savez ce qu'il en est : je l'ai abandonnée à plus talentueux que moi, me bornant à être scénariste. Tout de même, j'ai tenté, il y a une dizaine d'années, d'adapter, texte et dessins, *Niourk*, avec l'assentiment et les encouragements de Stefan Wul, à qui j'ai fait voir mes planches. Il en existe une douzaine, que j'ai montrées ici et là, sans parvenir à trouver un éditeur. J'ai fini par laisser tomber. Défi-

nitivement ? Je ne sais pas... Par contre, j'ai à peu près complètement abandonné l'illustration, faute de demandes. Quand même, j'ai dû faire une vingtaine de couvertures, et parfois les illustrations intérieures de certains de mes bouquins jeunesse.

Quelle est la différence entre écrire et dessiner ?

Elle est essentiellement technique. Ce sont deux arts différents. Mais en définitive, ce sont toujours les mêmes organes qui travaillent : le cerveau qui conçoit, l'œil qui surveille, la main qui exécute. J'ai certes commencé à dessiner avant d'écrire, mais de peu d'années. Et toujours dans une optique résolument narrative. Entre douze et dix-huit ans approximativement, je me suis amusé à reproduire, aux encres de couleurs, sous la forme de dioramas, les principales scènes des films d'aventures dont je me gavais : des attaques d'Indiens, des duels de mousquetaires, des combats de gladiateurs... Déjà des fragments de bandes dessinées. Quant aux dessins que je faisais dans *LA GUEULE OUVERTE*, ils étaient bien évidemment écologiques. Bref tout converge.



Une belle planche finalisée de NIOURK

*Andre -
von a utilisé divers pseudonymes durant sa carrière, le
plus célèbre étant Alphonse Brutsche.*

Pseudos

Pourquoi avoir écrit sous pseudonyme ?

Pour la seule et unique raison que mon premier roman, publié chez Denoël, comportait par contrat une clause alors en usage mais aujourd'hui tombée en désuétude, celle du droit de préférence portant sur cinq ouvrages. M'étant mis à écrire presque immédiatement, et parallèlement, pour le Fleuve, je devais trouver un autre nom. J'ai donc créé « Alphonse Brutsche » (Brutsche étant le patronyme de la lignée ascendante de ma grand-mère, d'origine alsacienne) en réaction contre la mode en usage au Fleuve voulant que l'on adopte un nom aux consonances américaines ou allemandes (Kurt Steiner, Stefan Wul). Alphonse, ça sonnait très bien ! Je l'ai abandonné dès que le masque eût été arraché par Jacques Sadoul dans un de ses bouquins, sans réaction notable de Denoël. Contrairement à ce qu'on a longtemps voulu croire, je n'ai jamais cultivé, pas plus que je n'aime ou approuve ce système des pseudos, n'ayant rien à cacher et assumant ce que je fais. J'ai simplement, un temps assez court, adopté un autre pseudo pour mes critiques dans FICTION : Denis Philippe, que je partageais d'ailleurs avec George Barlow et Martial-Pierre Colson. Là encore, ce n'était pas pour taper dans l'ombre sur des confrères, mais sur la demande d'Alain Dorémieux, parce qu'à une certaine époque j'écrivais vraiment beaucoup pour FICTION, et qu'un notable énervement s'était fait jour chez certains lecteurs, qui trouvaient qu'Andrevon prenait tout de même un peu trop de place dans la revue...

Revenons sur Alphonse Brutsche. Quelles sont les différences avec vos textes signés Andrevon ?

Y en a-t-il ? Si c'est le cas, c'est plus de structure que de facture, je crois. J'ai très vite donné à Denoël presque exclusivement des recueils de nouvelles, alors que mes romans étaient plutôt destinés au Fleuve. De plus, je me suis vite mis à écrire pour la collection « Angoisse » un genre de romans qu'il aurait été impossible de publier en « Présence ».

La différence, si différence il y a, vient de là, et pas d'un soi-disant déficit d'écriture pour ce qui concerne le Fleuve, car je sens bien que c'est ce que votre question sous-entend. Pour double preuve : *Les Hommes-machines* a d'abord été présenté au Fleuve, où François Richard l'a refusé, me disant qu'il aimerait bien, cependant, lire d'autres romans de moi. Je l'ai alors fait lire chez Denoël en second choix, où il a été accepté. Quelques années plus tard, le Fleuve m'a refusé *Le temps des grandes chasses*. J'en ai fait une version allongée, l'ai présentée à Robert Kanters qui l'a pris. Dont acte ?

*Dans les années soixante-dix
et quatre-vingt, Andrevon a concocté quelques
belles anthologies.*

Anthologiste

Qu'est-ce que votre travail en tant qu'anthologiste vous a apporté ?

Qu'est-ce qu'il a apporté à ceux que j'ai publiés, vous voulez dire ? Al-lons, je plaisante... Ces anthologies étaient surtout une composante de l'air du temps, en fait : les années 70, la contestation, le désir de refaire le monde, au moins sur le terrain de la SF, et l'émergence de ce qu'on pu appeler « la jeune science-fiction politique française », qui a fait grincer bien des dentiers. En gros, dans ces années-là, la SF se divisait en deux groupes : la droite (en gros, le Fleuve Noir), et la gauche (extrême parfois) : nous autres. Tous copains, tous solidaires - je plaisante encore un peu, mais à peine. Nous lancions des manifestes, les anthologies en faisaient partie. Sans doute ai-je amorcé le mouvement en 1975 avec Daniel Walther (moi le premier *Retour à la Terre*, lui *Les Soleil noirs d'Arcadie*), mais il aurait pareillement fait son chemin sans moi. Ma « position de force » (je tiens aux guillemets) chez Denoël, où j'étais « l'auteur-vedette français » (je tiens aux guillemets) m'a simplement permis, en introduisant mes anthos en « Présence du Futur », de leur donner un peu plus de poids éditorial. Pour le reste... publier des copains, des gens que j'appréciais et apprécie toujours, c'était un plaisir.

Avez-vous découvert des auteurs qui, un peu grâce à vous, ont percé ?

Il faudrait leur demander ! Honnêtement, je ne pense pas. J'ai été le premier (*L'Oreille contre les murs*), avec Philippe Curval (in *Futurs au présent*), à publier professionnellement Brussolo. Son envol tient-il à nous ? Bien évidemment pas - seulement à son talent, considérable. Par contre, j'ai essayé de pousser mon ami grenoblois George Barlow, qui n'a jamais réussi à publier un seul ouvrage, hormis ses Livres d'Or. Il me reste quelques plaisirs : avoir pu attirer B. R. Bruss, ou avoir accueilli, pour un de ses très rares textes de fiction, Daniel Phi (l'excellent *Un si bel I.P.M.*)

1999. A Colombo, au Sri-Lanka, rencontre-débat avec Arthur C. Clarke



Quelle est l'anthologie dont vous êtes le plus fier ?

Ne parlons pas de fierté, terme qui ne fait partie de mon vocabulaire... Mais le double volume que j'ai pris le plus de passion à réaliser, ce sont les deux tomes de *Compagnons en terre étrangère*. Je n'avais rien inventé puisque je copiais sans vergogne Harlan Ellison. Mais c'était quand même, en fait de travaux collectifs, ma tentative la plus originale - qui n'a d'ailleurs été rééditée par personne. Ecrire en commun avec un certain nombre d'auteurs que j'appréciais humainement et comme auteur (citons un seul nom : Christine Renard) fut un challenge à la fois artistique et affectif que j'ai mené avec une exaltation toute particulière...

Quelle est l'anthologie que vous aimeriez réaliser ?

Que j'aurais aimé réaliser, vous voulez dire ! Le tome 3 de *Compagnons*, puisqu'il me restait un certains nombres d'auteurs avec qui j'aurais aimé accoucher de bébés communs : Pelot, Wintrebert, Hubert entre autres. Mais Elisabeth Gilles a jugé que deux, c'était déjà bien assez... Une autre antho, que j'avais envisagée en partenariat avec mon ami Henri Gougaud, concernait la fin du monde. 13 fins du monde différentes, vue par 13 auteurs. J'avais écrit la mienne : la version nouvelle de *Tout à la main*, et reçu une demi-douzaine de textes, que j'ai fait lire à Elisabeth (il y avait un Jury et un Christin, je ne souviens plus des autres textes). Mais elle n'a pas trouvé le résultat à la hauteur de « Présence » (elle détestait *Tout à la main*, qui a par la suite été publié dans FICTION). Nous avions déjà largement entamé les années 80, le reflux commençait. J'ai laissé tomber les anthologies. Et n'y reviendrai pas...

Jean-Pierre Andrevon est un homme passionné. Cela se sent dans ses interviews, dans ses écrits, dans ses tableaux. Nous l'avons interrogé sur deux grandes passions : le cinéma et l'écologie.

PASSIONS

Cinéma

Vous êtes également un passionné de cinéma. Pourquoi aimez-vous autant le grand écran ?

C'est encore une passion qui remonte à l'enfance. Pendant la guerre, l'occupation, il n'était pas question de cinéma. J'étais bien jeune, et puis nos fréquents séjours familiaux à la campagne l'interdisaient. J'ai dû commencer à fréquenter les salles, avec ma mère, en 1945. Une période qui correspondait au déferlement sur les écrans des films américains, interdits depuis 1940. J'ai ainsi pu voir, en vrac, *Le Dictateur* de Chaplin, les *Tarzan* avec Johnny Weissmuller, le *Robin des bois* de Michael Curtiz, des tas de western où j'ai vite su repérer, au générique, la signature de John Ford ou de Raoul Walsh. Et puis cette merveille kitch qu'est *Tumak fils de la jungle (One million B.C.)* de Al Roach père et fils, film de préhistoire hautement fantaisiste où les dinosaures sont des varans, des iguanes, des crocodiles grimés. Toutes ces images qui bougeaient ! Toutes ces aventures extraordinaires ! C'était, pour l'enfant solitaire que j'étais, ma caverne d'Ali-Baba, mon château de la Belle au Bois dormant. Vite, vers dix-onze ans, j'ai commencé à aller au cinéma tout seul, chaque jeudi après-midi. Quel est le premier film de SF que j'ai pu voir ? Je ne me souviens pas mais, logiquement, ce devait être *Destination lune*, d'Irving Pichell, puisque sorti en 1950, après une décennie de vaches



Peinture : Central Parc Mistral - Dimension : 90 x 130

maigres. Maintenant, je dirais que le ciné concentre tous les autres arts, littérature, théâtre, peinture, musique... Mais comment rendre compte de la magie ?

Quel est votre film de SF préféré ?

Sans hésitation, 2001, *l'odyssée de l'espace*.

Quel est votre film hors SF préféré ?

C'est déjà plus difficile. Mais je vais faire un effort : disons *Le Crime de monsieur Lange*, puisque réalisé par Jean Renoir, un de mes cinéastes favoris, avec Jacques Prévert au scénario - leur unique collaboration. Mais *Vertigo* est bien près, avec une demi-douzaine d'autres Hitchcock de sa grande période.

N'avez-vous jamais été tenté par la réalisation vous-même ?

Mais je l'ai fait ! Puisque j'ai réalisé deux courts-métrages et demi. Le premier, inachevé, en 1967, portait sur l'avortement, un sujet à l'époque brûlant. Mais il n'a pas été monté et la pellicule a été perdue. En 1971, j'ai tourné *Nul n'y survivra* (16 mn., 20 mn., noir et blanc), une histoire de fausse alerte atomique qui pousse une famille effrayée au suicide. George Barlow tenait le principal rôle masculin. J'ai par la suite transposé ce métrage en une nouvelle incluse dans mon recueil *Neutron*. Enfin, de manière un peu plus professionnelle, j'ai réalisé en 1976-77 *Ce jour-là*, sur la torture, avec la participation de réfugiés chiliens. Mais avec le recul, je ne l'aime guère. Ces deux courts-métrages sont passés dans des festivals, et même lors de la convention de Rambouillet, en 1980. Je me suis arrêté là. Pour quelqu'un qui rêverait d'être Spielberg, ce n'était pas aller bien loin. Pour une fois, j'ai manqué d'énergie, d'initiative, d'esprit de suite.

Votre livre Gandahar a été porté au cinéma. Avez-vous participé à son élaboration ?

Non. J'ai reçu, en 1973, de René Laloux, dont je connaissais *La Planète sauvage*, un petit mot manuscrit où il me demandait humblement si j'acceptais qu'il porte mon roman à l'écran, sous la forme d'un nouveau film d'animation de long métrage. Si j'acceptais ! Nous nous sommes rapidement rencontrés, mais j'ai vite constaté qu'il n'avait aucunement l'intention de me faire participer à l'aventure (je lui avais naturellement montré mes planches...) L'essentiel était qu'il eût l'intention de confier le dessin à Caza, qui était pour moi le meilleur choix. Mais ensuite, pour des raisons de budget à réunir, l'affaire a traîné, quinze ans exactement, puisque, entre-temps, René a réalisé *Les Maîtres du temps*, et que Gan-

dahar n'est sorti qu'en 88. La fabrication s'est déroulée en Corée du Nord, à l'époque encore accessible, et possédant les studios les moins chers au monde pour ce que était de l'animation. Selon Philippe Clerc, l'adjoint de Laloux, qui est resté un an et demi à Pion-Yang, ce fut à la fois cocasse et tragique ; ce qu'il raconte dans le bonus du DVD, enfin édité l'an dernier.

Comment trouvez-vous le résultat ?

Bien ! Avec, c'est inévitable, des critiques de détails portant sur l'animation, un peu trop raide, et quelques silhouettes, notamment celle du Sorn, rouge vif dans mes planches, une sorte de Godzilla selon Roland Emmerich, alors que, dans le film, c'est un dinosaure grisâtre et pataud. Mais l'essentiel est que ce film existe, un des trois longs-métrages tournés par Laloux qui, par la suite, fatigué par trop d'obstacle, s'est retiré. Lui aussi, je suis content de l'avoir connu.....

Il paraît que vous bossez sur un énorme dictionnaire encyclopédique du cinéma. Pourriez-vous nous en dire plus ?

C'est un projet qui me titillait derrière l'occiput depuis longtemps. D'abord à cause de mon amour pour le cinéma, fantastique en particulier, et puis parce qu'il n'existe rien de tel en France. Il y a environ deux ans, un éditeur s'est montré intéressé, en l'occurrence Thierry Steff, autrefois à Dreamland, et qui est en train de lancer une nouvelle maison d'édition consacrée au cinéma. Alors je me suis lancé. En compagnie de deux seconds précieux, Bernard Médioni et Pierre Gires, tous deux rédacteurs à L'ÉCRAN FANTASTIQUE, et sous l'œil paternel d'Alain Schlockoff, rédacteur en chef de la revue. Mais qu'il soit bien entendu que j'écrirai moi-même entre 80 et 85 % du texte total. Le titre que j'aimerais lui voir aborder :

1896-2007 : 111 ANS DE FILMS FANTASTIQUES ET DE SCIENCE-FICTION

L'ouvrage devant être (en principe) achevé fin 2007 pour une parution fin 2008, vous comprendrez que le temps presse : 3 à 4000 films commentés, un total comptant entre 5 et 6 millions de signes, ça ne se trouve pas sous les pieds d'un cheval, comme disait mon grand-père

Ecologie

On parle beaucoup du réchauffement climatique. C'est un enjeu considérable pour notre planète. Comment considérez-vous cela ? Comment a-t-on pu en arriver là ?

Comment ? Nous étions 80 millions à l'époque du Christ, nous sommes 6,5 milliards d'individus aujourd'hui sur notre petite boule. Nous serons 8 milliards en 2050, 9 ou 10 milliards à la fin du siècle. Au secours ! C'est trop, beaucoup trop ! Surtout si l'on prend en compte la soif d'énergie, donc de production de gaz à effet de serre qui nous dévore...

On sait que si tous les humains adoptaient le mode de vie des Etats-Unis, il faudrait cinq Terres pour satisfaire aux besoins d'énergie de la planète. Est-ce que l'on n'y viendrait pas ? Pensons au développement sans frein de la Chine (dix pour cent de croissance annuelle), de l'Inde dont le but avoué est de dépasser la population chinoise à l'horizon du demi-siècle. Il y a de quoi être effrayé... Alors il faut faire quoi ? La solution Furet, la solution Monde enfin ? Pensons aussi qu'un milliard de personnes vit sans accès à l'eau potable, tandis que deux milliards vivent sans électricité. Faut-il laisser tout ceux-la dans leur misère ? C'est la quadrature du cercle.

Que faudrait-il faire pour améliorer les choses ?

La surpopulation est la clé de voûte du problème. Tout découle de là. Plus il y aura de gens, et plus ils réclameront une vie décente (c'est bien le moins), plus on consommera. Donc il faudrait que s'amorce une courbe

décroissante de la population

afin que, en trois ou quatre génération, on redescende, puis on se stabilise à... quatre ou cinq milliards ? Ecrivain cela, je me rends bien compte que c'est utopiste. Qui prendrait cette décision ? (disons l'enfant unique sur la Terre entière). Comment l'appliquerait-on ? Qui l'accepterait ?

Les religions freinent des quatre fers. La population africaine, malgré la sécheresse, la famine, les guerres, le sida, doublera d'ici 2050. Et l'on ne se préoccupe nullement, nulle part, de la surpopulation. Bien au contraire ! En France, on se félicitait récemment de ce que le taux de fertilité était le meilleur d'Europe. C'est à se flinguer (ce qui en ferait déjà un de moins). Mais sans doute peut-on compter aussi sur la fin programmée des énergies fossiles. Quand il n'y aura plus de pétrole ni charbon, c'est sûr que le taux de concentration de CO2 dans l'atmosphère baissera.

Avez-vous prévu un tel scénario catastrophe ?

Moi, et bien d'autres écrivains de SF, parlons de pollution depuis trente ans et plus (cf. Brunner). Mais disons que le problème généraliste s'est resserré sur l'effet de serre depuis quinze ou vingt ans. Ce qui ne veut pas dire que le problème n'était pas prévisible depuis très longtemps : je viens de lire que le chimiste suédois Arrhenius avait prévu dès 1896 que la température de la Terre s'élèverait à cause de la combustion des ressources fossiles...

Nos hommes politiques sont-ils à la hauteur ?

Haha ! C'est une excellente question, comme on dit à la télé. On entend sans doute de grandes déclarations d'intention, de bien belles paroles, comme celles de notre Président déclarant « la maison brûle et on regarde ailleurs »... et qui aussitôt regardé ailleurs. Des mots, des mots ! disait Shakespeare. Et ne citons que pour mémoire Bush, qui ne croit toujours pas à l'effet de serre et s'arc-boute sur les positions de son père : « Le mode de vie américain n'est pas négociable ». La vérité est qu'un homme politique ne peut pas dire la vérité parce que, comme le clame Al Gore, c'est une vérité qui dérange. Et déranger, surtout en période électorale, impossible. On ne peut



Peinture : Après la pluie / le musée Verdun
Dimension : 90 x 116

pas à la fois promettre la Croissance, l'Emploi, et dire qu'il va falloir se serrer la ceinture, moins consommer, moins dépenser, laisser sa voiture au garage ? Quant à ceux qui devraient être le fer de lance du combat... vous avez entendu Oliver Besancenot ou l'Arlette évoquer l'effet de serre, vous ?

Faut-il envisager les adaptations aux changements climatiques déjà irréversibles ?

C'est sûr qu'il faudrait. Mais comment les mettre en vigueur de façon efficace ? Malgré la grande sympathie que je porte à Nicolas Hulot (là-

cheur !), la réponse planétaire à l'effet de serre et aux autres effets de la politique de croissance, elle est politique, précisée. Elle exige un état fort, et pourquoi pas une autorité supra-nationale (qui plairait sûrement à Wells), capable d'avoir la maîtrise de l'énergie, des transports, de l'aménagement du territoire, de l'agriculture, la pêche, etc. Les mesures à prendre doivent être anti-libérales et radicales - si le libéralisme économique, c'est faire n'importe quoi pour acquérir un profit illusoire et éphémère. Les grandes décisions - indispensables - sont encore à venir. Mais il est permis de ne pas désespérer, tout en étant bien conscient que ces mesures fâcheraient beaucoup de monde (les pêcheurs, pour ne citer qu'un cas dont on cause actuellement).

Avez-vous vu le film d'Al Gore « Une vérité qui dérange » et qu'en pensez-vous? Faut-il multiplier les messages d'urgence pour toucher les consciences?

Vu. C'est une œuvre utile, le genre de messages qui doivent se multiplier, et qui d'ailleurs se multiplient. Ceci dit, si la sincérité de Gore est indéniable, la critique de cinéma qui ne dort que d'un œil derrière l'écologiste regrette que ce film soit aussi ennuyeux, que ce brave Al ait autant de charisme qu'une aubergine, et qu'on sente un peu trop, derrière les mots, la retape électoraliste.

Avez-vous lu le livre de Kim Stanley Robinson, « Les Quarante signes de la pluie » ?

Bien sûr... N'ai-je pas précisé qu'il faisait pour moi partie des nouveaux auteurs qui comptent ? On y trouve une relation raisonnée et raisonnable de ce qui nous attend - mais mieux vaut attendre de lire la trilogie au complet avant de se faire une opinion circonstanciée. Ce genre de romans va se multiplier, dès lors qu'il s'agit de traiter de l'avenir à court terme. Comment y échapper ? Ceci dit, pour le moment, je trouve bien plus frappant (et effrayant), *La Mère des tempêtes*, de John Barnes.

Que pensez-vous de l'attitude de Michael Crichton qui, avec son roman *Etat d'urgence*, va à contre-courant, en exprimant que le réchauffement de la planète est une théorie du complot élaboré à des fins politiques par des écologistes et des idéalistes. Georges W. Bush a apprécié cette thématique de Crichton évidemment.

Celui-là, comme disait Cavanna, « Je l'ai pas lu... mais j'en ai entendu causer. » Alors je n'allais perdre mon temps à lire des conneries doublées d'une saloperie. Pourquoi pas du Thierry Meyssan, hein ? Ceci dit, que cherche Crichton en publiant un texte pareil ? Il est déjà célèbre et milliardaire... Comprends pas.

N'est-ce pas terriblement contre-productif qu'un auteur comme Crichton s'engage ainsi sous prétexte que le débat sur le climat est politisé?

Comme quoi tout acte de création est engagé puisque l'avenir de l'humanité est engagé. Les artistes ne devraient-ils pas aller plus loin dans leur engagement étant donné l'urgence?

Ni plus ni moins que n'importe quel citoyen - ce que nous sommes : des citoyens comme n'importe qui. Naturellement, le tambour de résonance croît avec l'accès aux médias, qui croît avec la célébrité. Voir Suzan Saradon et Sean Penn manifester contre la guerre en Irak, ça fait toujours plaisir. S'ils en entraînent d'autres, c'est tout bénéfice pour la cause de la survie, et mieux que d'aller se réfugier en Suisse.

Ces temps-ci, en France, une campagne d'information nous invite à changé nos petits gestes quotidiens. Mais si, à une échelle supérieure, celle des états, on ne change rien, n'est-ce pas un alibi pour accuser les populations plus tard de n'avoir pas fait assez et dédouaner ainsi les politiques qui ne font pas grand-chose ?

C'est probable, et en même temps il faut se garder de tomber dans la paranoïa. Même les petits gestes (éteindre la lumière en sortant d'une pièce, fermer l'eau quand on se brosse les dents, préférer le train à la voiture ou l'avion, ne pas vouloir manger des fraises en hiver...), tout s'additionne, donc tout compte. Encore faut-il ne pas entretenir de fausses illusions, comme autant de faux espoirs. L'énergie éolienne, c'est bien. Mais elle ne pourrait couvrir qu'entre 10 et 20% des besoins énergétiques actuelles de la France... en multipliant par quarante le nombre

d'aérogénérateurs en service, qui ne représentent pour l'instant que 0,5% de la consommation. Pareil pour les biocarburants puisque, si l'on voulait fournir de quoi alimenter le parc automobile (comme on dit) français, il serait nécessaire de transformer toutes les surfaces cultivables en champs de colza ou de soja. Alors quoi ? Alors je suis écrivain, moi, m'sieur. Rien d'autre.

Last but not least une question classique : vos projets ?

A part le dico et l'expo sur les paysages d'après la catastrophe, je me suis mis d'accord avec mes deux principaux éditeurs chéris (Bénédicte Lombardo pour le Fleuve Noir et Olivier Girard pour le Béliat) pour leur fournir un roman nouveau à chacun, dont le synopsis est bien sûr déjà cuisiné aux petits oignons. Mais quand ? Je préfère laisser sous silence cette question épineuse. 2008 verra par ailleurs la réédition de deux ouvrages dont il a été question plus haut : *Le Monde enfin* chez Pocket et *Sukran* en Folio SF. Avec Afif, on cuisine à feu doux un nouvel album (cette fois un One shot, sur un scénario original). J'ai aussi des projets cinéma et télé, mais je préfère ne pas en dire plus pour l'instant. Enfin, je vais sans doute enfin enregistrer un CD de mes meilleures chansons. Allez, un petit whisky, maintenant. Et merci de votre attention.

Date de naissance : 19 septembre 1937

(vierge, ascendant scorpion)

Premier roman : *Les Hommes-Machines contre Gandahar* (1969)

Prix littéraire :

Grand Prix de l'Imaginaire

1982 : Roman pour la jeunesse pour *La Fée et le géomètre*

1990 : Roman pour *Sukran*

Julia Verlanger

2006 : [sans catégorie] pour *Le Monde enfin*

Masterton

2002 : Roman français pour *Le Village qui dort*

Site internet :

<http://jp.andrevon.com/>

La première fois / le premier :

- **émotion forte en lisant un roman**

Encore et toujours LA GUERRE DES MONDES de Wells, lu à 8 ans.

- **film de SF**

Probablement... LA GUERRE DES MONDES, le film de Byron Haskin.

- **implication dans la société (par exemple voter, s'investir dans le volontariat)**

Mon inscription au CUIG (Cercle Universitaire International de Grenoble) dépendant de l'AGEG, l'année même de mon entrée aux Beaux-Arts, à 20 ans donc. Un organisme étudiant consacré à l'accueil des étudiants étrangers. Deux ans plus tard, j'en étais élu président.

- **animal de compagnie**

Un petit noiraud de quelques semaines, déposé sur mon lit (où il a fait une crotte) un matin de septembre 44 par mon oncle qui l'avait ramené de la campagne.

- **émotion forte à un spectacle (pièce de théâtre ou film)**

Chaplin, Keaton ? (les deux, mon général)

- **interview**

Je ne sais pas. J'ai interviewé (comme journaliste au PROGRÈS) avant d'avoir été interviewé !

- **la plus bizarre première fois**

Vous rigolez, ou quoi ? Et si ça avait été seulement la première...

- **où vous avez eu l'impression d'avoir trouvé votre voie**

Je n'ai pas cessé de trouver des voies. Aujourd'hui, j'aimerais cultiver un vrai jardin et manger ce que je cultive...

- **vous avez compris que vous vouliez partager vos écrits**

J'ai toujours voulu partager, même avant mes débuts. Le premier vrai partage, en réalité, c'est la chanson à la guitare, à 16-17 ans, au bistro, sur la place en bas de chez moi...

- **où vous avez rebondi après une grosse déception**

J'en éprouve tout le temps (je suis l'auteur le plus refusé de la corporation !), mais je rebondis toujours. C'est forcément l'échec de GANDAHAR bd, que j'ai transcrit en roman.

- **utilisation d'Internet**

En 2000, je crois. J'étais encore sur bas débit, d'où des énervements sans nombre.

- **voyage à l'étranger**

Été 57, j'avais à peine 20 ans, je suis parti sur ma petite moto 125 cm3 Peugeot en direction de la Finlande (pour y retrouver une petite amie du GUIG), atteinte en une semaine après la traversée de l'Europe.

- **convention de SF**

Celle d'Heidelberg en 71, où je suis parti en 2CV avec une copine. Elle est tombée en panne (la 2CV, pas la copine) nous avons continué en stop. Tous les grands Américains étaient là, même J. W. Campbell !

- **choc culturel**

Forcément le cinéma.

- **idée qui vous est venue quand vous avez vu votre nom sur un livre publié**

Au suivant !

- **premier autographe**

Aucune idée. L'autographe, c'est quand même le dernier échelon de l'échelle qui mène à la cave.

- **chose qui vous vient à l'esprit, là**

Il faut que je m'habille et que je sorte faire des photocopies.



Romans par date de sortie

- 1969
- Les hommes-machines contre Gandahar (roman sf), Denoël, «Présence du futur»
- 1970
- Aujourd'hui, demain et après (recueil sf), Denoël, «Présence du futur»
- 1971
- Un froid mortel (roman fantastique sous le pseudonyme d'Alphonse Brutsche), Fleuve Noir, «Angoisse»
 - La guerre des Gruulls (roman sf sous le pseudonyme d'Alphonse Brutsche), Fleuve Noir, «Anticipation»
 - Cela se produira bientôt (nouvelles sf), Denoël, «Présence du futur»
- 1972
- Le reflux de la nuit (roman fantastique sous le pseudonyme d'Alphonse Brutsche), Fleuve Noir, «Angoisse»
- 1973
- Le temps des grandes chasses (roman sf), Denoël, «Présence du futur»
 - Le dieu de lumière (roman sf sous le pseudonyme d'Alphonse Brutsche), Fleuve Noir, «Anticipation»
- 1974
- Une lumière entre les arbres (roman fantastique sous le pseudonyme d'Alphonse Brutsche), Fleuve Noir, «Angoisse»
 - Le temps cyclothymique (roman sf sous le pseudonyme d'Alphonse Brutsche), Fleuve Noir, «Anticipation»
- 1975
- Les enfants de Pisauride (roman sf, sous le pseudonyme d'Alphonse Brutsche), Fleuve Noir, «Les lendemains retrouvés»
 - Repères dans l'infini (recueil sf), Denoël, «Présence du futur»
 - Retour à la Terre (anthologie de sf française), Denoël, «Présence du futur»
- 1976
- Retour à la Terre/2 (anthologie de sf française), Denoël, «Présence du futur»
- 1977
- Le désert du monde (roman sf), Denoël, «Présence du futur»
 - La mémoire transparente (recueil de courts textes insolites), L'Atelier du Gué
 - C'est tous les jours pareil (recueil de courts textes d'humour prépubliés dans CHARLIE HEBDO), Le Dernier Terrain Vague
 - Retour à la Terre/3 (anthologie de sf française), Denoël, «Présence du futur»
- 1978
- Paysages de mort (recueil s-f), Denoël, «Présence du futur»
 - Cent monstres du cinéma fantastique (étude cinématographique, en collaboration avec Alain Schlockoff), Jacques Glénat
 - Edouard suivi de La réserve (scénarios de bd sf, dessin Georges Pichard), Le Square
- 1979
- Dans les décors truqués (recueil sf), Denoël, «Présence du futur»
 - Compagnons en terre étrangère/1 (recueil sf en collaboration), Denoël, «Présence du futur»
 - Les revenants de l'ombre (roman fantastique), Jean Goujon
 - Avenirs en dérive (anthologie de sf française), Kesselring, «Ici et maintenant»
- 1980
- Compagnons en terre étrangère/2 (recueil sf en collaboration), Denoël, «Présence du futur»
 - Ceux-là (tomes 1 et 2 - scénario de bd sf, dessin Georges Pichard), Le Square
 - L'oreille contre les murs (anthologie de fantastique français), Denoël, «Présence du futur»
 - Le Livre d'Or d'Alain Dorémieux (anthologie), Presses Pocket
- 1981
- La fée et le géomètre (roman fantastique jeunesse), Casterman, «L'ami poche»
 - Prix de la science-fiction pour la jeunesse
 - Neutron (recueil sf), Denoël, «Présence du futur»
- 1982
- Cauchemar... cauchemars ! (roman fantastique), J'ai Lu, «Science-fiction»
 - Matricule 45000 (scénario de bd de sf, dessin Véronik), Jacques Glénat
 - L'immeuble d'en face (recueil fantastique en collaboration avec Philippe Cousin), Denoël, «Présence du futur»
 - Des îles dans la tête (recueil de courts textes insolites), Léon Faure
- 1983
- La nuit des bêtes (conte pour enfant), Gallimard, «Folio cadet»
 - Il faudra bien se résoudre à mourir seul (recueil sf), Denoël, «Présence du futur»
 - Le travail du furet à l'intérieur du poulailler (roman sf), J'ai Lu, «Science-fiction»
 - Le Livre d'Or de Jean-Pierre Andrevon (anthologie composée par Patrice Duvic), Presses Pocket
- 1984
- Hôpital Nord (recueil fantastique en collaboration avec Philippe Cousin), Denoël, «Présence du futur»
 - Soupçons sur Hydra (roman sf), Fleuve Noir, «Anticipation»
 - Ce qui vient de la nuit (recueil fantastique), NÉO, «Fantastique/Science-Fiction/Aventures»
 - C'est arrivé mais on n'en a rien su (recueil sf), Denoël, «Présence du futur»
- 1985
- Le premier hybride (roman sf), Fleuve Noir, «Anticipation»
 - Neurones trafic (scénario bd de sf, dessin de Véronik), Jacques Glénat
 - Grand concours... (bd de sf, concours sur la collection «Présence du futur»)

- 1986
- Ne coupez pas ! (recueil sf), La Découverte, «Fictions»
 - Gare centrale (recueil fantastique en collaboration avec Philippe Cousin), Denoël, «Présence du futur»
 - Le grand combat nucléaire de Tarzan (recueil pour adolescents), Magnard, «Fréquence 4»
 - Bandes interdites (ibid.)
 - Cauchemars de sang (roman fantastique), Fleuve Noir, «Gore»
- 1987
- Le train des galaxies (recueil s-f pour la jeunesse), illustré par l'auteur: Bordas « Aux quatre coins du temps»
 - Le chevalier, l'autobus et la licorne (roman fantastique pour la jeunesse illustré par l'auteur): Magnard « Fréquence 4 »
 - La science-fiction (étude, sous la direction de Denis Guiot et en collaboration avec George W. Barlow): M. A./ éditions « Le monde de...»
- 1988
- Tout à la main (roman s-f érotique) : Carrère/Kian
 - La trace des rêves (roman s-f) : J'ai Lu « Science-fiction»
 - Ce qu'il y avait derrière l'horizon (roman s-f): Siry « Science-fiction»n° 2
- 1989
- Comme une odeur de mort (thriller) : Fleuve Noir « Gore »
 - Attention science-fiction (recueil de dessins d'humour écologique issus en partie de LA GUEULE OUVERTE, + inédits, avec une préface de Cavanna): ... car rien n'a d'importance
 - Sous le regard des étoiles (recueil s-f illustré par l'auteur): Aurore « Futurs»
 - Andrevon/chansons (recueil de textes de chansons illustré par l'auteur) : CCL/Editions du Tayrac
 - Sherman (roman fantastique) : Flammarion
 - Sukran (roman s-f) : Denoël « Présence du futur « - GRAND PRIX DE LA SF
- 1990
- Visiteurs d'apocalypse (roman sf), Fleuve Noir, «Anticipation»
 - Six étages à monter (nouvelles satiriques/fantastiques),... Car rien n'a d'importance
 - Que de queues ! (flipbook de dessins érotiques), ... Car rien n'a d'importance
- 1991
- Tout va mal ! (recueil de nouvelles de sf humoristiques), ... Car rien n'a d'importance
 - Les chats d'Andrevon (portfolio 30 dessins d'humour), ... Car rien n'a d'importance (épuisé)
- 1992
- Coup de sang (thriller), «Crime Fleuve Noir
 - Il y a un bandit sous mon lit ! (roman policier jeunesse), Syros, «Souris Noire»
 - La nécessité écologique (étude socio-scientifique), ... Car rien n'a d'importance, «Ab Irato»
- 1993
- Une mort bien ordinaire (nouvelles fantastiques), Denoël, «Présence du fantastique»
 - Incendie d'août (thriller), L'incertain
 - Leur tête à couper (thriller), «Crime Fleuve Noir «
 - La mort blonde (thriller), «Crime Fleuve Noir»
 - Cauchemar d'acier (roman fantastique), Fleuve Noir, «Angoisses»
 - Je me souviens de Grenoble (autobiographie), Curandera
- 1994
- La dernière pluie (roman de sf jeunesse), Nathan, «Pleine lune»
 - Chères bêtes (recueil de poèmes jeunesse), Gallimard, «Folio Cadet/Or Poésie»
 - L'homme aux dinosaures (roman sf), Le Seuil, «La Dérivée»
- 1995
- Le dernier dimanche de monsieur le chancelier Hitler (roman sf), Canaille
 - Le masque au sourire de crocodile (roman d'aventures fantastiques), Fleuve Noir, «Aventures et mystère»
 - Huit morts dans l'eau froide (thriller), Fleuve Noir, «Aventures sans frontières»
 - L'arche (nouvelles fantastiques), Alfil
 - Où sont passés les éléphants ? (aventures fantastiques jeunesse illustré par l'auteur), Alfil
- 1996
- Chasse à mort (thriller), Fleuve Noir, «Aventures et mystère»
 - Le jour du grand saut (roman sf jeunesse), Livre de Poche jeunesse
 - Manuscrit d'un roman de sf trouvé dans une poubelle (recueil de nouvelles de sf humoristiques et satiriques), Encre, «Destination Crépuscule»
- 1997
- Gandahar (sf) : réédition du roman de 1969, + deux nouvelles, Denoël, «Présence du futur»
 - Gandahar et l'oiseau-monde (roman de sf jeunesse), Hachette, «Vertige aventures»
 - Les revenants de l'ombre (réédition de 1979), Denoël, «Présence du fantastique»
 - Le parking mystérieux (roman fantastique jeunesse), Magnard-jeunesse, «Les Fantastiques»
 - Les morts ont la vie dure (roman policier), Le Dôme, «Métro-Police»
 - Fins d'après-midi (nouvelles fantastiques), Le Dôme, «Turbulences»
 - Blanche est la couleur des rêves (roman policier), Canaille, «Canaille-revolver»
 - Pappy End (roman policier), Le Poulpe/La Baleine
 - La nuit des bêtes (et autres histoires fantastiques d'animaux) (nouvelles sf jeunesse), Hachette/jeunesse, «Cadets»
 - La bête immonde (Préface d'une réédition Agapit), Fleuve Noir, «Bibliothèque du Fantastique»
- 1998
- Gorilles en péril (roman d'aventures jeunesse), Hachette, «Planète Verte»
 - Les éléphants d'Andrevon (dessins d'humour), Editions de Belle-donne, «Microcosme»
 - Cinq anguilles dans une botte d'humains (roman de sf), MACNO/La Baleine
 - Kofi et les buveurs de vie (roman de sf jeunesse), Magnard, «Les Fantastiques»
- 1999
- Les crocs de l'enfance (nouvelles fantastiques), Denoël, «Présence du futur/Fantastique»
 - Requiem pour dix cerveaux en fugue (roman policier), Flammarion, «Quark Noir»
 - Une nuit dans la tour de verre (roman policier jeunesse), Magnard, «Les policiers»
 - Gueule de Rat (roman), La Table Ronde
 - Les portes de Gandahar (roman de sf jeunesse), Hachette, «Vertige Aventure»
 - Cap sur Gandahar (roman de sf), Denoël, «Présence du futur»
 - Le petit garçon qui voulait être mort (nouvelles fantastiques), Les Belles Lettres, «Le Cabinet Noir»
- 2000
- Ho! lala... qu'est-ce je tiens ce matin ! (dessins d'humour), Atelier du Tayrac
 - Le visiteur de l'anti-monde (roman sf jeunesse), ed. Degliame, «Le Cadran bleu»
 - Les fantômes ne vieillissent jamais (thriller), La Bartavelle Noire
- 2001

- La cachette (thriller), Le Masque
- Un animal, des z'animots (recueil de poèmes jeunesse), ed. Milan, Junior Poche
- Contes et récits des héros de la Rome antique (Récits historiques jeunesse), Nathan, «Contes et légendes»
- L'Œil derrière l'épaule, Le Masque, prix du roman d'aventures 2001
- Le village qui dort (roman fantastique), Naturellement, prix Master-ton 2002 «Meilleur roman francophone»
- Il y avait des marrons et des hannetons / Je me souviens de Grenoble/2 (autobiographie), Presses Universitaires de Grenoble
- Lamour comme un camion fou (thriller), Le Masque

2002

- Les rebelles de Gandahar (roman de sf jeunesse), Mango jeunesse
- Toutes ces belles passantes, Editions Blanche
- Où sont passés les éléphants ? (roman fantastique, réédition), Editions Le cadran bleu

2003

- La Fée et le géomètre (roman de sf jeunesse, réédition), Editions Bayard Jeunesse
- Le jour des Morts, Eden Fictions

2004

- Le travail du furet (deuxième réédition), Gallimard
- Zombies - un horizon de cendres (roman fantastique), Le belial'
- Les chroniques de Centrum, tome 1 : Le travail du Furet (adaptation du roman, dessin d' Afif Khaled), Soleil, «Mondes futurs»
- De vagues et de brume (court roman de sf), Le Rocher, «NovellaSF»

2005

- Le météore de Sibérie, Rivière Blanche
- Le fromage de nos voisins de la planète Xyloon pue tout particulièrement, Dreampress.com
- Le passager de la maison du temps, Editions Bayard Jeunesse
- L'exilé de Gandahar, Mango, «Autres Mondes»
- Les chroniques de Centrum, tome 2 : Le furet et la colombe, Soleil, «Mondes futurs»

2006

- Le Monde enfin, Fleuve Noir, «Rendez-vous ailleurs» prix Julia Verlanger 2006
- Les gros seins de la petite juive (vraie-fausse mémoire), Après la lune, «La Maitresse en maillot de bain»
- La Forteresse sacrifiée, Vercors, juillet-août 1944 (Histoire racontée aux adolescents), Nathan, «Les Romains de la mémoire»
- Buveurs de vie (réédition de Kofi et les buveurs de vie), Le Navire en pleine ville, «Sous le vent/classiques»
- Hydra (réédition revue et assemblée de Soupçons sur Hydra et Le Premier Hybride), Éons

2007

- L'Affaire du calmar dans le Grenier (roman de sf), Rivière Blanche, «Anticipation-fiction»
- Les Chroniques de Centrum, tome 3 : Le Furet montre les dents, Soleil, «Mondes futurs»

Nouvelles par ordre alphabétique

- A la guerre comme à la guerre ! (1982)
- A la mémoire de l'ancêtre (1992)
- A la mémoire des en-je (1979)
- A moi les étoiles !
- Adaptation (1971)
- Ailes ne poussent qu'une fois (les) (2002)
- Ainsi vont les jours (1972)
- Alpha (1983)
- Androsaurus (1989)

- Anniversaire du Reich de Mille ans (l')
- Apparition des monstres (1978)
- Aquatiques (les)
- Arche (l')
- Arche de Marcel Dupond (l') (1979)
- Arme (l') (1980)
- Au coeur de la bombe (1976)
- Au bout du rêve (1980)
- Australien (l') (1982)
- Avenir à l'éclat de métal (l') (1986)
- Bal (le)
- Bandes interdites
- Bassin aux Triphoniae (le) (1978)
- Belle et sombre (1983)
- Bête des étoiles et l'empathe (1983)
- Big bang (1997)
- Brouillage psi (1985)
- Brumes
- C'est la meilleure histoire que j'ai jamais vendue les gars (1996)
- Caillou de Mars (le)
- Ce sacré putain de déluge vu de cette sacrée putain d'arche
- Ce qu'il y a derrière la porte (1989)
- Cette lumière qui vient des ténèbres (1982)
- Chapo (1996)
- Château du dragon (le) (1971)
- Cimetière de rocheberne (le)
- Comme un rêve qui revient (2002)
- Comme une étoile solitaire et fugitive
- Condamné (1998)
- Conquête de l'espace (la)
- Coupable (le) (1972)
- Crisha et moi (1989)
- Dans les mines de Mars
- Dans un verre d'eau (1974)
- Dans un verre d'eau (1974) sous le pseudo d'Alphonse Brutsche
- De A à Z (1977)
- Délivrance (1996)
- Dérive (la)
- Dernier film (le) (1983)
- Dernier dinosaure (le) (1977)
- Dernière pluie (la)
- Deux visites à ces dames
- Dossier T.M.3 (1979)
- Durer, c'est économiser (1983)
- Eau de boudin (1988)
- En route pour la chaleur (1986)
- Enclave à éclipses (l')
- Enfants ont toujours raison (les) (1983)
- Entropie
- Epilogue peut-être (1973)
- Escale
- Et chez vous comment ça va ?
- Exzone Z
- F & SF
- Fenêtre (la)
- Fête du cochon (la) (2000)
- Fourmis (les) (1971)
- France nouvelles (1986)
- Futur t'attend ! (le) (1977)
- Géant du froid (le) (1983)
- Géant au manteau d'étoiles (le) (1989)
- Georges voulait aller au troisième (1982)
- Grand jour (le) (1979)
- Grand combat nucléaire de Tarzan (le) (1971)
- Grande révolte des robots de juin 2134 (la) (1975)
- Halte à Broux (1971)
- Haute solitude (1978)
- Heureusement Ulla
- Homme qui fut douze (l') (1976)

- Homme qui fut soigné par un extraterrestre (l')
 Homme à qui les extraterrestres prirent tout (l') (1982)
 Homme fragmenté (l') (1982)
 Huit communiqués sur la guerre totale ordinaire (1974)
 Ici
 Il faut bien y penser
 Il faut opérer !
 Il n'y avait plus personne (2000)
 Il revient au galop (1971)
 Il suffit d'un rien (2001)
 Il y a toujours une seconde chance (2004)
 Il avait failli se passer quelque chose (1980)
 Iles dans la tête (des)
 Ils sont rêve... (1975)
 Impossible amour (1970)
 Incertain 11 septembre (2003)
 Intérieur, nuit / Extérieur, jour (1985)
 J'peux pas tout faire !
 Je suis la mer, je suis le ciel (1989)
 Je rentre chez moi (1996)
 Jérôld et le chat
 Jeu de la guerre (le)
 Jeu avec Lelah (le) (1988)
 Jeune morte du cinquième (la) (1982)
 Jour de la révolte des robots (le) (1975)
 Jour de sortie
 Journée pénurique d'un homme comme vous et moi (la) (1979)
 Jusqu'à la victoire finale ! (1985)
 Lointain voyage (le) (1970)
 Longues vacances (les) (1978)
 Lutte pour une petite planète
 Mais où est donc Debronkaert ?
 Maladie d'amour
 Manger ! (1974)
 Manuscrit d'un roman de SF trouvé dans une poubelle (1996)
 Mécanique (la) (1977)
 Mégalomaniaque (1975)
 Mémoire des Khlos (la) (2003)
 Miroir de Persée (le) (1969)
 Mise en abîme de Gabriel Chadenas (la)
 Monde enfin (le) (1975)
 Mort des autres (la) (1980)
 Muraille Occident (la) (1977)
 Murs ont des jambes (les) (1982)
 Musique pour un départ (1974)
 Mystère des treize consignes (le) (1986)
 Nacht und Nebel
 Nativité
 Naufrage de l'Alpennic (le) (1986)
 Ne coupez pas ! (1985)
 Ne me réveillez pas ! (1979)
 Neuf déchirures dans la trame de la désespérance journalistique (1975)
 Neutron
 Nocturne (1984)
 Notes pour une chronologie succincte de l'histoire de la conquête de l'espace
 Noyé du casier 71 (le)
 Nuit des bêtes (la) (1982)
 Nuit de garde
 Observation des Quadragnes
 Opération de routine
 Opéré oublié (l')
 OVNI (1979)
 Pax christi (1980)
 Pays des hommes au visage mort (le) (1979)
 Paysage des morts
 Peau d'un chien et les yeux d'une femme (la) (1971)
 Pénurie (1979)
 Porte au fond du parc entre le cèdre et les chênes (la) (1989)
 Portes de fer (les)
 Portrait de Marianne (le) (1999)
 Présents (les)
 Prima et les excentriques (1979)
 Princesse myope du building pourpre (la) (1973)
 Pucelle enfumée (la) (2004)
 Qu'est-ce qu'il faisait, le jeune docteur Frankenstein, en mai 81 ? et en mai 68 ?
 Qu'est-ce qui bouche l'évier ? (1982)
 Quelques chansons (1977)
 Qui m'appelle ? (1980)
 Rats (les) (1975)
 Régression (1972)
 Réseau (le) (1981)
 Réserve (la) (1968)
 Résurrection (1979)
 Retombées (les) (1979)
 Retour à l'oeuf
 Rêve de froid, rêve de mort (1986)
 Rien qu'un peu de cendre, et une ombre portée sur un mur (1984)
 Sacrifice (le)
 Saga des Bibendum (la) (1980)
 Salut, Wolinski !
 Sans aucune originalité
 Scant (1975)
 Seconde chance (1976)
 Si nombreux !
 Six étages à monter (?)
 Solidarités (1997)
 Sous le regard des étoiles (1989)
 Suiveurs (les) (1984)
 Sur le bord de la route
 Sur la banquette arrière (2003)
 Table ouverte (1982)
 Téléphone sonne (le) (1987)
 Temps des grandes solitudes (le) (1978)
 Temps démultiplié (le) (1971)
 Temps de la nuée grise (le) (1975)
 Temps du météore (le)
 Temps du grand sommeil (le) (1971)
 Terre tremble (la) (1980)
 Territoire indien territoire humain (1978)
 Tigresse de Malaisie (la) (1983)
 Tout à la main (1983)
 Toute la mémoire du monde
 Train des extraterrestres (le) (1986)
 Train de guerre (1986)
 Trains de la vie (les) (1986)
 Traitement définitif d'une histoire d'amour à la manière de Boris Vian (1982)
 Transfert
 Tu n'as pas fini d'en baver (1996)
 Tu iras quand même ! (1986)
 Un combattant modèle
 Un enfant perdu (1991)
 Un enfant solitaire
 Un grand amour (1980)
 Un jeune con dans le train de l'Histoire (1986)
 Un Christ par hasard (1971)
 Un p'tit tour à la Terre (1979)
 Un petit saut dans le passé (1971)
 Un quartier de verdure (1977)
 Un nouveau livre de la jungle des villes (1983)
 Une erreur de livraison
 Une dernière fois le temps battit des ailes (1989)
 Vacances de rêve (des) (2001)
 Vallon (le)
 Vent (le) (1980)
 Venu de la nuit (1971) sous le pseudo d'Alphonse Brutsche
 Vénus de la ville (la) (1978)
 Veuve (la)
 Visage (le) (1972)
 Vue sur l'apocalypse

UNE NOUVELLE COLLECTION FANTASY AU LIVRE DE POCHE

Par Marc Bailly

Au mois de mars revient le printemps. Au mois de mars, Le Livre de Poche donne naissance à une nouvelle collection de fantasy.

Six titres sont prévus pour commencer :

- DAVE DUNCAN : *L'Insigne du chancelier (Les Lames du Roi, 1)*
- J.V.JONES : *L'Enfant de la prophétie (Le Livre des mots, 1)*
- PIERRE PEVEL : *Les Enchantements d'Ambremer*
- MEGAN LINDHOLM alias ROBIN HOBB : *Le Dieu dans l'ombre*
- C.S. LEWIS : *Un Visage pour l'éternité*
- MARION ZIMMER BRADLEY : *La Coline du dernier adieu*

En juin sont prévus :

- J.STROUD : *L'Amulette de Samarcande (La Trilogie de Bartimeus, 1)*
- A.MALAGOLI : *La Pierre de Tu-Hadj, 1*
- G.WOLFE : *Le Chevalier (Le Chevalier Mage, 1)*
- E. VONARBURG : *La Maison d'oubli (Reine de mémoire, 1)*
- M. ZIMMER BRADLEY : *Les Dames du Lac*
- S. LAWHEAD : *Taliesin (Cycle de Pendragon, 1)*

Nous avons interrogé la directrice de collection, Audrey Petit pour qu'elle nous raconte tout ça.

Avant toute chose, parle-nous de ton parcours. Comment es-tu arrivée dans le monde littéraire ?

Après deux ans de classe prépa Lettres, j'ai poursuivi en philosophie à la Sorbonne, par intérêt pour la philosophie plus que pour l'enseignement. L'idée de l'édition est venue après, suite logique d'une réflexion sur la lecture et sur la genèse des livres. Après un an de travail plus ou moins en freelance pour un éditeur de sciences humaines, j'ai rencontré ma collègue Célia Chazel et intégré l'équipe Mnémos.

Depuis combien de temps diriges-tu les Editions Mnémos ?

Petit rectificatif, Célia Chazel et moi-même sommes salariées aux éditions Mnémos depuis 7 ans environ. Notre gérante, Nathalie Rive, s'occupe de la partie administrative et nous fait confiance sur tout le reste : le choix des romans francophones et des traductions, l'élaboration du planning, le suivi des romans, depuis le travail avec les auteurs jusqu'à leur parution en librairie, etc. Il faut donc voir le travail à Mnémos comme un travail d'équipe ;-).

Quelle évolution leur as-tu apporté ?

Célia et moi étions attachées à la ligne qui avait été définie par l'ancienne équipe : développer la fantasy francophone. Nous avons donc souhaité poursuivre sur cette lancée, tout en approfondissant l'amorce de travail qui avait également été faite sur les traductions (elles représentent aujourd'hui environ la moitié du catalogue). Pour ma part, j'ai rapidement souhaité développer la science-fiction, tandis que Célia publiait le roman steampunk de Johan Heliot, La Lune seule le sait. Puis sont arrivés Xavier Mauméjean, Colin Marchika, et bien d'autres auteurs. J'ai également pris l'initiative du développement des cessions avec les éditeurs poche. Aujourd'hui, Mnémos paraît en Folio SF, J'ai Lu, Pocket, Livre de Poche, Points, France Loisirs...

Tu vas maintenant devenir directrice de collection au Livre de poche Fantasy. Comment cela s'est-il construit ?

Mon travail à Mnémos avec les différents acteurs du poche m'a naturellement amenée à rencontrer l'équipe du Livre de Poche il y a plusieurs années déjà. La collaboration s'est toujours très bien passée, et j'ai toujours beaucoup aimé ce travail de partenariat avec les collections de grande diffusion, qui offrent d'autres perspectives que le travail sur le grand format. L'opportunité s'est présentée de concrétiser cette envie...

Pourquoi créer une nouvelle collection ? Ne penses-tu pas qu'il en existe déjà beaucoup ?

Franchement non. Les lecteurs de fantasy n'ont jamais été aussi nombreux. Et puis il y a deux choses : la place du livre sur le marché des loisirs qui, certes, recule (cela dit, le poche a bien tiré son épingle du jeu en 2006), et celle de la fantasy au sein des livres qui, elle, progresse. Des romans de fantasy sont régulièrement dans les meilleures ventes, les auteurs francophones ne manquent pas d'inspiration et d'idées, les traductions potentielles demeurent nombreuses... La richesse de l'offre est aussi le signe de la richesse de la création dans le domaine. Par ailleurs, le Livre de Poche est l'éditeur de Bradley (notamment de son cycle culte des *Dames du Lac*), de Tolkien (avec *Bilbo*), de Stephen Lawhead (cycle de *Pendragon*) depuis plus de vingt ans... L'idée n'est donc pas de créer une nouvelle collection, mais plutôt d'affermir et de développer la fantasy au Livre de Poche en proposant une maquette et une présentation dédiées.

De nombreux éditeurs s'intéressent à la fantasy. Pourquoi t'y intéresses-tu personnellement ?

Eh bien... Parce que j'aime en lire ? Parce que j'aime qu'on me raconte des histoires grandioses et magiques, et les émotions qu'elles procurent, la peur, le risque, le doute, les histoires

d'amour et d'amitié... Parce que la fantasy opère un double mouvement : elle déplace le quotidien et nous ramène à notre enfance, c'est la phase rassurante, et nourrit en même temps la réflexion sur notre propre cheminement dans le monde, la perte de l'enfance ou ce qu'il en reste, phase plus incertaine, de remise en question, mais ô combien précieuse.

Qu'est-ce que cette nouvelle collection va apporter de neuf ?

De nouveaux textes, de nouvelles histoires bien sûr, des auteurs qui ne sont pas encore parus en poche, des romans qui explorent toute la fantasy. Et puis la remise en vente sous de nouvelles couvertures des titres cultes (*Bilbo, les Dames du lac...*).

Quels seront tes choix éditoriaux ?

Ils seront dictés par au moins deux critères : le plaisir de la lecture, et l'envie de proposer au plus grand nombre des textes forts, qui laissent un souvenir durable....

Le programme mélange les traductions et les auteurs francophones, des livres plus récents et des livres un peu plus anciens. Comment se sont portés tes choix ?

C'est Patrice Duvic, en charge précédemment de la collection, qui a choisi les titres qui paraîtront cette année ainsi qu'une bonne partie de l'année prochaine. Je souscris entièrement à ces choix : des auteurs connus, toute la fantasy explorée (avec une belle part faite à la matière de Bretagne)...

Un phénomène en croissance est celui de la fanfiction. Peut-on imaginer voir les meilleurs de ces écrits d'un nouveau genre intégrer une collection chez un éditeur ?

Pourquoi pas ? Décliner un univers, quand il est riche et passionnant, me semble tout à fait pertinent. Je suis une adepte de nombreuses séries télévisées. A condition que l'auteur d'origine soit d'accord. Et que les fans aient opéré tout le recul nécessaire à la création.

Cette nouvelle collection va-t-elle privilégier l'édition poche d'auteurs maison ou nous faire découvrir de nouveaux ouvrages non parus dans un format plus grand ?

Pour le moment, la collection a vocation à publier des auteurs qui sont d'abord parus en grand format, l'idée d'une collection poche étant d'élargir la diffusion d'un roman et de la rendre accessible au plus grand nombre, l'édition grand format faisant, de ce point de vue, figure d'édition « prestige ». Ensuite, il n'est pas exclu, très ponctuellement, de publier quelques inédits, mais cela fera l'objet d'une réflexion spécifique.

Parle-nous de tes projets pour cette collection.

Pour le moment, présenter et accompagner du mieux possible la parution des titres cette année, ainsi que des remises en vente. Ensuite, nourrir la collection de nouveaux apports, nouveaux auteurs, nouvelles aventures, sans exclusive... Ce n'est déjà pas si mal, non ?

S. LAWHEAD

Le Cycle de Pendragon Taliesin

Le Cycle de Pendragon : lecture incontournable pour les accros du cycle arthurien

Vous aimez la quête du Graal, l'histoire de Merlin et d'Arthur, la forêt, la légende aux racines de la mythologie, alors laissez-vous embarquer pour 5 lectures qui déclinent l'histoire de Merlin et d'Arthur des origines jusqu'au bout du rêve....

Stephen Lawhead propose une version différente des autres. S'il puise aux sources du mythe tout comme Holdstock, il détourne le torrent vers l'histoire médiévale. Il raconte l'histoire du côté des hommes, les femmes qui restent dans l'ombre, à la différence de Marion Zimmer Bradley. Dans le premier volume, il raconte l'histoire de Taliesin, le barde qui rencontre la jeune princesse originaire de l'Atlantide perdue. Le barde, le conteur, gardien de la mémoire, aura un fils, Merlin, avec la princesse. Où et comment les légendes celtes prennent leur origine...

Si l'épopée démarre lentement, tenez bon, le charme va opérer peu à peu. Laissez-vous guider par les mots.

A lire en écoutant de la musique celtique pour plus d'enchantement.

Je ne me lasse pas des différentes versions du cycle arthurien. Celle-ci est christianisée, ce qui s'explique par les convictions de l'auteur. Mais cela n'est ni restrictif ni gênant. Stephen Lawhead aime que les cultures différentes se rencontrent, tissent des liens pour que la légende perdure.

Pour en savoir plus sur Stephen Lawhead :

<http://www.stephenlawhead.com/author/>

Channe



M. ZIMMER BRADLEY

Les Dames du Lac

La version féminine et féministe du cycle arthurien

Une réédition, c'est-à-dire l'occasion de récupérer pour moi, les livres dérobés par des amies qui ont trop aimé ce livre pour me le rendre. Ces livres, car il s'agit d'un cycle.

Hélas, je suppose qu'il s'agit toujours de la version tronquée qui a été mise à notre disposition à nous, pauvres lecteurs franco-phones. Néanmoins, cela vaut le bonheur de le lire... Mais quand même, un jour, je voudrais bien pouvoir lire l'intégrale, le moindre rituel, la moindre description de l'île d'Avalon où par la grâce de cette lecture, je me suis échappée pendant de longues journées.

Je cite Wikipédia : « 850 pages au format poche, contre plus de 1000 en version originale, dans une fonte de corps plus petit. »

Je rêve de ces mots qui m'ont été dérobés. Je suppose qu'il en est de même pour de nombreux lecteurs. Je pense aussi à tous ceux et toutes celles qui ne connaissent pas encore cette histoire et qui vont pouvoir la découvrir et pour beaucoup deviendront des accros du cycle arthurien. C'est-à-dire que pas une version ne pourra sortir sans qu'ils aient l'envie d'aller s'y enchanter... Et puis, le point de vue féminin et féministe nous fait tellement plaisir à nous, lectrices. La légende y prend plus de profondeur. Enfin, depuis que j'ai lu ce livre, c'est-à-dire 1982, je l'ai relu de nombreuses fois et je ne m'en lasse pas. Et celui qui me dit que c'est mièvre, je ne perdrai pas mes mots pour lui répondre...

M. ZIMMER BRADLEY

La Colline du dernier adieu

Lecteurs et lectrices, lisez donc ce livre avant d'entamer *Les dames du lac*. Il puise aux origines. Je n'ai pas eu cette chance et en conséquence, j'ai été un peu déçue par sa lecture. Il a été écrit après. Tout comme Marion Zimmer Bradley nous a écrit le cycle de Ténébreuse dans le désordre, cédant parfois aux demandes des lecteurs et lectrices qui en voulaient plus. Alors, il faut le lire avant d'aller vers *Les dames du Lac* pour que l'enchantement opère vraiment.

Channe

C.S. LEWIS

Un Visage pour l'éternité

Reparution 2006 au Livre de poche fantasy, paru en 1995 à l'âge d'homme dans une traduction de M. et D. Le Pichoux, 320 pages.

Les amateurs de science-fiction connaissent parfois la trilogie de « sf chrétienne » (*Le Silence de la Terre*, *Voyage à Vénus*, *Cette hideuse puissance*). Ceux de fantasy, ou les jeunes, ou ceux de cinéma, ont découvert plus ou moins récemment les *Chroniques de Narnia*.. Certains, amateurs de fantastique ou d'humour, connaissent aussi les deux volumes de *Tactique du diable* et *Diaboliquement vôtre* qui content avec beaucoup d'humour les mésaventures d'un démon venu tenter les humains. Faut-il aussi citer ses livres de réflexion philosophique ou religieuse, comme *Labolition de l'homme* ?

Bref, le caractère profondément chrétien de Clive Staple Lewis ne fait pas le moindre doute. Et pourtant... Dans ce livre où il réinterprète un mythe grec, celui de Psyché et d'Eros (ou plutôt de Cupidon, puisque le premier auteur à avoir raconté l'histoire est le Romain Apulée), il s'intéresse presque exclusivement à l'aspect humain et, en particulier, à réfléchir les motifs et les pensées de sa narratrice, l'une des sœurs de Psyché, en déplaçant un peu le mythe dans l'espace pour faire des personnages des « barbares », -c'est-à-dire des habitants d'un pays autre que la Grèce, néanmoins en contact avec les Grecs. En imaginant des dieux locaux qui correspondent aux dieux grecs concernés, en cherchant des motifs autres que la simple jalousie à l'action de cette narratrice, à aucun moment il ne fait intervenir une vision « chrétienne » dans l'histoire. S'il prête à ses personnages des alternances de croyances païennes et de rationalisme athée, il ne fait à aucun moment réinterprétation chrétienne du mythe (si tant est que cela fût possible).

On suit l'évolution des pensées et des sentiments de la narratrice, à laquelle il prête une vie bien remplie et un caractère bien plus complexe qu'à Psyché, sa révolte contre les dieux qui l'ont abusée et contre lesquels elle va aller porter plainte devant un tribunal non précisé, plainte qui aboutira à lui faire prendre pleinement conscience de ses propres motivations et de ses erreurs.

Bref un livre tellement plus passionnant que le conte original d'Apulée ou celui de La Fontaine sur le même sujet. Un livre que les amateurs de mythologie réinterprétée ne sauraient manquer maintenant qu'il va être aisément disponible en Livre de poche, et qui tranche avec les sempiternelles sagas « héroïques » en dix-huit volumes...

Georges Bormand



LE SEIGNEUR DES ANNEAUX ET SES DÉRIVÉS

Par Freddy François

Si quelqu'un avait dit un jour à Tolkien que son œuvre susciterait autant d'engouement en cette fin de vingtième siècle et en ce début de vingt et unième, notre auteur aurait certainement souri et n'aurait pas cru un traître mot de cette nouvelle.

Pourtant, rarement une œuvre aura fait autant d'émules.

Le Seigneur des Anneaux, en moins d'un siècle, aura rejoint le club très select des œuvres les plus adulées et des plus utilisées sur toutes sortes de supports.

Il a gravi le podium et s'est installé pour un bon moment aux côtés de *Dracula* de Bram Stoker, de *Frankeinstein* de Mary Shelley et autre *Tarzan* d'Edgar Rice Burroughs qui font partie des livres les plus déclinés aussi bien au cinéma que sur tous les supports inimaginables.

Personne, quelque soit la passion qui l'anime, personne n'a échappé à l'avalanche de produits dérivés concernant *Le Seigneur des Anneaux*.

Et ce, avouons-le, grâce en grande partie à Peter Jackson et à sa fermente adaptation à l'écran.

Cette trilogie -couronnée à juste titre par un déluge d'Oscars- a immédiatement été suivie de toutes sortes de goodies.

La plupart des développeurs profitent de l'engouement général généré par la trilogie jacksonienne pour redorer le blason de leur collection, ressortir les cartons des placards pour les dépoussiérer.

D'autres, sans scrupules, n'y verront qu'une opportunité pour gonfler leur portefeuille en nous proposant toutes sortes de jeux et de gadgets aussi onéreux qu'inutiles. Et surtout bâclés quant à leur finition. Des miniatures qui portent encore les stigmates de grossières bavures, des plateaux de jeu ternes et sans innovation et aussi des jeux PC ou consoles sans saveur particulière.

Le dernier en date est ce jeu d'échecs dont on peut voir la pub sur nos écrans.

À toutes fins utiles, je voudrais préciser aux publicitaires et aux réalisateurs qu'un plateau de jeu d'échecs a toujours une case blanche à droite. Une fois de plus, dans le spot, la case blanche est à gauche. Nom de Zeus !

Dernièrement le jeu PC additionnel « L'avènement du roi sorcier » est sorti dans les bacs.

Il y a dix ans, presque jour pour jour, que des petits gars ont créé la société Westwood Studios. Leur plus grand titre est sans conteste « *Command and Conquer* ». Un jeu stratégique en temps réel où le joueur tient le rôle du général et donne les ordres à l'ensemble de ses troupes.

Au début du vingt et unième siècle, Electronic Arts rachète cette société pour la fermer quelque temps plus tard.

Mais l'idée de ce genre de jeu stratégique en temps réel est restée entre les murs de EA Games.

Le phénomène *Seigneur des Anneaux* inonde nos écrans et EA en profite pour élaborer le jeu « La Bataille pour la Terre du Milieu ».

Avant cela, Sierra avait tenté l'aventure en nous offrant « La Guerre de l'Anneau ». Le jeu ne remportera pas le succès attendu et sera jeté dans les abîmes du destin.

La version d'EA Games fera, quant à elle, un carton chez les joueurs invétérés. (Ou invertébrés ! Je ne sais plus !)

Fort de son expérience avec des jeux comme *Command and Conquer* général et son add-on, EA Games nous livre un jeu prenant et surtout

respectant scrupuleusement le scénario du film de Peter Jackson.

Le scénario est préservé quand vous jouez la campagne du bien. La campagne du mal n'est qu'en partie tirée du film pour la simple et bonne raison que si vous gagnez, vous envahissez toute la Terre du Milieu et supprimez tous les héros !

Les missions se déroulent comme la trilogie et le joueur emprunte le rôle de décideur sur le champ de bataille. C'est lui qui gère la construction de ses bâtiments, de ses défenses et de ses armées.

Rien que pour le graphisme lors de la défense du gouffre de Elm, le jeu vaut le détour.

Imaginez un instant. Vous êtes dans le gouffre de Elm et devez en un temps record bâtir vos défenses, protéger les paysans et former une armée avant que l'armée de Saroumane ne vienne envahir la plaine.

Et bien entendu, vous pouvez aussi interpréter le général des forces d'Isengard et vous devez anéantir les fortifications du gouffre de Elm.

Rien qu'en y repensant, je bave d'envie de me ruer sur le jeu et de recommencer les missions.

La musique du film est présente et agrmente les missions et les combats en mode escarmouche.

Les héros tels que Aragon, Gimlit, Legolas ou encore Lurtz, Saroumane influent sur le champ de bataille. Leurs pouvoirs s'élargissent au fur et à mesure qu'ils gagnent de l'expérience au combat.

Afin de parfaire le tout, EA Games a repris les voix originales du film. L'humour bon enfant entre Gimlit et Legolas est respecté.

Disons-le, EA Games ne s'est moqué ni des joueurs, ni de l'œuvre de Tolkien.

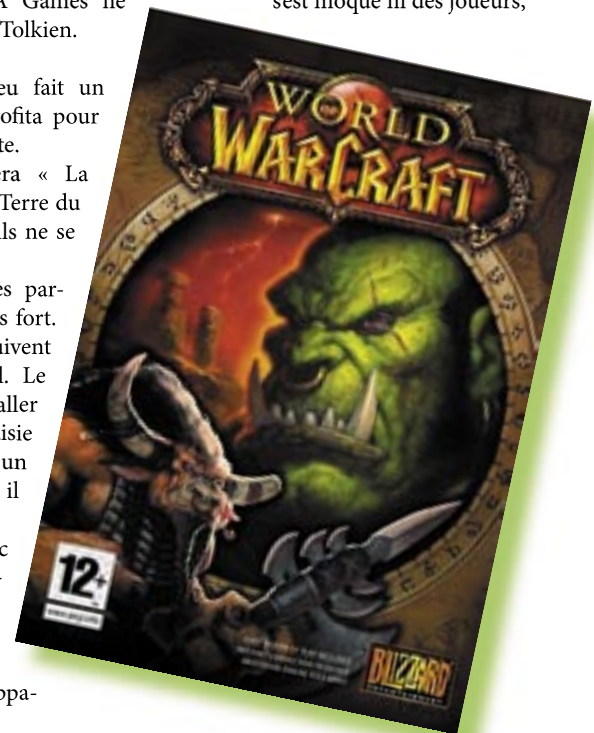
Comme le jeu fait un tabac, on en profita pour élaborer une suite.

Elle s'intitulera « La Bataille pour la Terre du Milieu 2 ». Là, ils ne se sont pas foulés.

Ici EA Games parvient à faire plus fort. Les missions suivent le livre original. Le joueur peut y aller de toute sa fantaisie en construisant un château comme il l'entend.

Des races avec leurs héros respectifs tels que les nains, les gobelins et les elfes font leur apparition.

Une nouvelle fois, le jeu cartonne et le site de



jeu en réseau en est à sa millionième partie depuis sa création.

« L'Avènement du roi sorcier » cette fois, ils se sont un peu plus creusés le ciboulot. Ce add-on s'agrément d'une nouvelle race, Angmar.

Le roi sorcier d'Angmar, le plus puissant des neuf nazgûls, s'est bâti un empire au nord de la Terre du Milieu.

De là, il entreprend la reconquête des territoires perdus.

Le jeu, par lui-même, n'apporte rien de beaucoup plus. Les missions ne sont pas nombreuses et seul Angmar peut être joué.

Par contre, l'atout et la viabilité du jeu est cette carte géographique de la Terre du Milieu sur laquelle vous jouez comme le jeu de plateau Risk, qui a lui aussi joui d'une adaptation *Seigneur des Anneaux* en deux opus réussis.

Comme le jeu de plateau Risk, vous devez envahir les territoires. Et comme l'on est dans un jeu PC de stratégie, l'on peut résoudre les batailles en automatique ou en mode str.

L'intelligence artificielle a été si bien élaborée qu'elle est capable de se retirer du combat lorsque c'est peine perdue.

Dans le premier opus, EA Games avait respectueusement suivi la trilogie jacksonienne. Dans le deuxième volet, les développeurs se sont intéressés de près à l'œuvre tolkienienne et en ont retranscrits fidèlement les principaux événements aux dimensions bibliques.

Et comme l'argent appelle l'argent, on annonce déjà une version collector qui sera apparemment disponible en Belgique et dans d'autres pays, mais, bizarrement, pas en France. Allez comprendre pourquoi ?

Pour continuer dans les PC, au mois de mars, Codemaster lancera *Le Seigneur des Anneaux online, les ombres d'Angmar*.

Un jeu massive assault où, moyennant finance, (ben oui, ils aiment bien la fantasy, mais avec des billets verts tout autour), vous pourrez choisir ou fabriquer un héros et vous balader au travers de la Terre du Milieu en quête d'aventure.

Le résultat ne donne pas l'impression d'être à la hauteur du but fixé, c'est-à-dire reproduire l'univers de Tolkien et de permettre aux joueurs d'emprunter les décors somptueux imaginés par l'auteur, Codemaster n'étant pas expert dans cette figure de style.

Ils auraient du laisser la place à la société Blizzard à qui on doit le légendaire *Warcraft*. D'ailleurs, ils ont su intéresser les joueurs au point de les embarquer dans des parties effrénées en massive assault.

World of Warcraft fait un tel carton qu'on annonce une adaptation cinématographique. Et qui sera le réalisateur ?

Je vous le donne en mille, Émile ! Un certain Peter Jackson. Comme le monde est petit.

Tout le problème est là ! Notre réalisateur néo-zélandais parviendra-t-il à faire une superbe adaptation jeu, car malheureusement souvent les jeux sur grand écran font un flop retentissant au box-office.

Normal, le film ne reflète pas l'ambiance du jeu

Je lui fais confiance. Il n'a pas pour habitude de prendre un scénario à

la légère. De plus, des orcs affrontant des hommes dans des combats de titan, il maîtrise. La seule chose qui me chagrine est au niveau du scénario : que vont-ils pouvoir faire pour ne pas trop ressembler au *Seigneur des Anneaux* ?

Comme je l'ai dit plus haut, Risk, le jeu de plateau ne s'est pas fait attendre pour mettre sur le marché une édition spéciale basée sur *Le Seigneur des Anneaux*.

On prend les règles identiques sauf qu'on change les pions par les armées du Mordor ou encore du Rohan. Ils ont ajouté une extension qui porte le nom super recherché de « extension ». Ouais, bon ...

Dans cette version, la carte est légèrement plus grande et un anneau est offert dans la boîte.

Bien sûr, si on surfe un peu sur la toile, on se rend compte rapidement que des sites poussent ici et là pour nous offrir leurs gadgets basés sur *Le Seigneur des Anneaux*.

Le site noblecollection nous présente de superbes objets. Malheureusement, les prix vous font abandonner la page rapidement. Un jeu d'échecs à 599 euros (il est à l'endroit celui-là) ou encore les coupes à boire à 239 euros. J'ai vite déserté le site de peur d'avoir à payer rien que pour avoir regardé ces œuvres. Car je l'avoue sans conteste, elles sont superbes.

J'ai trouvé seulement que les pièces d'échecs ne reflétaient pas vraiment l'identité des personnages.

Aragon en fou du roi !

Frodon en pion !

Lurtz en reine !

A mon avis, ils n'ont pas lu le livre ni vu le film.

Dans le domaine du jeu de plateau, il fallait aussi compter sur Games Workshop qui à la différence de beaucoup d'autres, réaliserait un jeu fidèle aux œuvres de Tolkien.

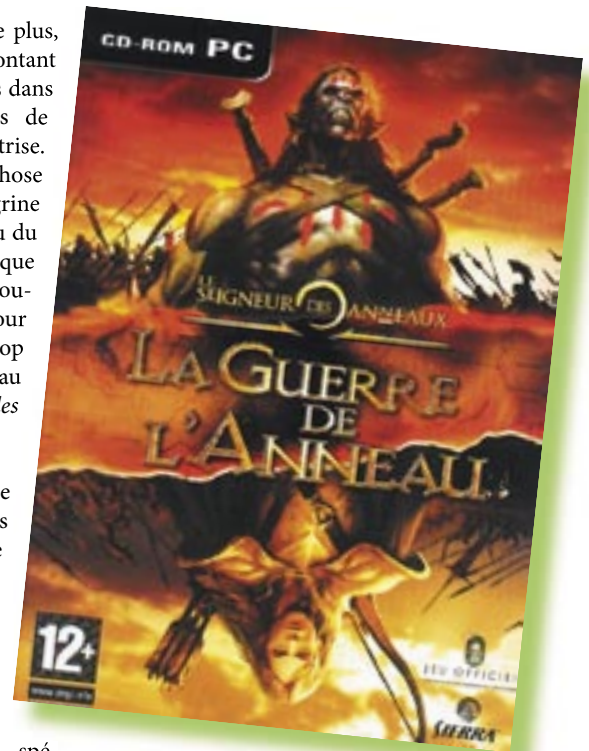
Et surtout, il ferait un jeu de plateau intéressant et non bêtement une série spéciale insipide et prônant ouvertement le but de s'en mettre plein les fouilles sans se préoccuper un instant du public.

Spécialisé dans les miniatures et les jeux de rôles, Games Workshop s'en est donné à cœur joie.

Les miniatures à peindre sont splendides. Les jeux de plateau consacrés au *Seigneur des Anneaux* sont des modèles du genre. Les règles du jeu bien expliquées, des fascicules sont à la disposition des joueurs novices du genre.

Il y a bien entendu des concours en décors réélus où chacun amène l'armée qu'il a peinte de ses propres mains et affronte d'autres joueurs sur des plateaux gigantesques.

Workshop a même élaboré un jeu de plateau sur la bataille des cinq armées, l'avant *Seigneur des Anneaux*. Tiré du roman de Tolkien *Le Hobbit*, nous sommes plongés en pleine guerre entre d'un côté les humains, les nains et les elfes et de l'autre, les gobelins et les wargs. À vous de choisir votre camp.





tainement dirigé vers un scénario à la Warhammer. Avec des mondes inhospitaliers, des armées d'une grande diversité technologique et des héros du même acabit qu'on peut voir évoluer dans Warhammer 40000.

Les dernières générations de jeux PC s'orientent de plus en plus sur l'univers de Tolkien. *Mark of chaos* de Workshop (encore eux !) est ni plus ni moins qu'un nouvel enfant du *Seigneur des Anneaux*.

Au cinéma, il en va de même. Il est difficile pour un spectateur comme moi de regarder un film comme

Bien sûr, les œuvres de Tolkien ont beau être bien achalandées, les jeux et les objets tourneront toujours autour d'axes bien précis. Les concepteurs s'en tiennent aux grandes lignes des romans. Et surtout, aux grandes batailles épiques.

Il y a eu aussi l'apparition des jeux sur consoles en tout genre. Les jeux sont différents et plutôt axés sur le jeu de rôle. Vous empruntez l'identité d'un héros et vous vous confrontez à des monstres de plus en plus harpoureux au fil des aventures.

Et là, il ne faut se laisser duper par des affiches racoleuses, ni par des publicités tout en anglais ponctuées d'une voix grave et envoûtante. Bien souvent, après une présentation tout de même propre et recherchée, cela ressemble à tout, sauf à l'œuvre de Tolkien. Les héros ne ressemblent en rien à ce que l'on attendait. Et l'action n'est pas au rendez-vous au sens propre du terme. On frappe comme un dégénéré sur tout ce qui bouge sans penser un instant à la quête de l'anneau.

Plutôt recommandé aux jeunes joueurs ou encore à ceux qui ne sont pas fans du *Seigneur des Anneaux* et du respect de son auteur.

Et heureusement que les descendants de Tolkien ainsi que New Line Cinéma ont eu leur mot à dire sur la majeure partie des produits dérivés du livre et de la trilogie. Sinon, nous aurions assisté à un pillage en bonne et due forme. Les développeurs auraient fait tout et n'importe quoi pour attirer les nombreux fans de Frodon et des autres protagonistes.

Il faut souligner aussi que bien des jeux, sans être du même univers, sont bel et bien inspirés du *Seigneur des Anneaux*.

Prenons par exemple Warhammer 40000, tout d'abord un jeu de plateau qui est devenu la vraie coqueluche des joueurs de jeu de rôle. Il a ensuite été adapté, sous l'œil vigilant de Workshop, pour les PC en trois titres successifs. Les factions telles que les orcs avec les gobelins à leur service sont directement sorties du cerveau fécond de Tolkien.

Sans être un plagiat, loin de là, il y a tout de même quelques similitudes.

Les armées en conflit ressemblent étrangement à celles si bien décrites par Tolkien.

Si notre auteur avait écrit un roman de science-fiction, il se serait cer-

Eragon sans penser au *Seigneur des Anneaux*. Idem, pour la littérature, quand je lis de la fantasy, bien souvent certaines scènes me rappellent l'œuvre de Tolkien.

L'œuvre de Tolkien et son adaptation de Peter Jackson ont été si fortes qu'il est ardu de faire de la fantasy sans qu'on fasse irrémédiablement un rapprochement. Et ce, malgré tout le talent des auteurs et des réalisateurs, qui ne cherchent pas obligatoirement à faire un plagiat. Ils sont justes passionnés de fantasy. Ils veulent simplement faire de la fantasy, mais avec l'ombre de Tolkien qui plane au-dessus d'eux comme une épée de Damoclès.

Que ce soit voulu ou pas, personne n'est à l'abri. Dernier exemple en date. Le dernier long métrage de Luc Besson, *Arthur et les minimoyes*. L'épée ressemble étrangement à celle de Frodon. N'est-ce pas ?

Pourtant, pendant les fêtes de fin d'année, elle était dans toutes les grandes surfaces.

Les nains, elfes, ourou-kaï et trolls ont encore de beaux jours devant eux avant que ne tarissent les idées sur leur monde.

Cecil B. De Mille a dit « Donnez-moi une page de la bible, je vous ferai un péplum ».

On pourrait dire à présent « Donnez-moi une page de Tolkien, je en vous ferai un jeu ».

ENTRETIEN*Colin Marchika**Par Georges Bormand*

Colin a débuté par la fantasy avec deux romans parus chez Mnémos, La Reine de Vendôme et Les Poubelles du Walhalla. N'ayant lu aucun des deux, je ne saurais les présenter.

Il est passé à la SF avec Les Gardiens d'Aleph-deux, reparu récemment en Livre de Poche, n° 7284. C'est un livre que j'ai comparé à ceux de Van Vogt, pour des raisons de construction en contes successifs bien liés. Colin, qui déteste VV comme vous le lirez dans son interview, préfère que je le compare aux Seigneurs de l'Instrumentalité, et il est vrai que les personnages sont plus « smithiens », moins « super héros qui se découvrent progressivement » que ceux de VV.

C'est un livre que je recommande particulièrement aux néophytes car, contrairement à nombre de livres récents (en France comme aux USA), il ne s'adresse pas à des lecteurs déjà confirmés et au courant des bases et des règles « traditionnelles » de la SF.

Peut-être la Poursuite de l'avant-monde est-elle plus destinée aux lecteurs aguerris, à ceux qui connaissent suffisamment bien les classiques pour apprécier le second degré d'écriture.

Salut Colin, comme tu n'as pas de site personnel, nous commencerons par les questions d'usage que je te laisse imaginer : biographie sommaire, tes occupations hors l'écriture, tes idées sur l'état actuel de la littérature en général et de la science-fiction ou de la fantasy en particulier, les problèmes de l'auteur débutant et moins débutant que tu es désormais, etc.

Je n'ai pas de site internet et ne souhaite pas en avoir. J'ai déjà réchigné à avoir une page perso professionnelle (dont on découvrira la vacuité à la lecture), alors ça va comme ça. Si un jour mon fan club désire ouvrir un site Colin Marchika, je ne les empêcherai pas a priori, mais en attendant, il faut continuer à taper mon nom dans Google, ce qu'il m'arrive parfois de faire moi-même à la recherche de critiques de mes bouquins... Je vais donc devoir répondre aux questions d'usage.

Ma biographie sera sommaire. Je suis né en 1968



à Yvetot à une cinquantaine de kilomètres du Havre. À six ans, ma famille s'est installée au Havre où j'ai passé mon enfance et mon adolescence, sans savoir qu'un vaisseau spatial allait y débarquer en 1989. J'ai quitté le Havre à 18 ans, et depuis lors, il ne s'est rien passé de très intéressant dans ma vie.

Je parlerai certainement plus loin de mes goûts littéraires. Pour l'instant, sachez que je ne distingue pas très bien la différence entre SF et fantasy. Finalement, il n'y a pas beaucoup d'écart entre un magicien et un scientifique, ni entre un dragon et un vaisseau spatial. Ni avec la littérature générale. Je soutiendrai au besoin l'idée que Guerre et Paix est un roman d'heroic fantasy et que la Bible devrait être la bible de tous les auteurs et lecteurs de SF.

Quant aux problèmes de l'auteur plus ou moins débutant que je suis, ils se résument en un seul : comment toucher le(s) chèque(s) que mon éditeur me doit encore ?

Voilà, je crois que j'ai répondu à ma guise !

D'autre part les questions à peine plus originales : Quels sont tes auteurs préférés (tous genres confondus) ?

Mes préférences vont à des auteurs de pavés du XIXe : Tolstoï, Dostoïevski, Victor Hugo. Pas tout Balzac. Mais il y a aussi plein de livres « uniques » en leur genre que j'essaie de garder en mémoire au fur et à mesure que je les découvre. Je les appelle « uniques » parce que je pense que ce n'est pas la peine d'essayer d'en faire d'autres qui ressemblent ; ceux-ci se suffisent à eux-mêmes. Exemples : La Peau, de Malaparte, Au-dessous du volcan de M. Lowry, le Maître et Marguerite de Boulgakov, Don Quichotte de Cervantes.

Il faut aussi dire que le livre que j'ai plus lu est... le Seigneur des Anneaux. Sans rire ! J'ai bien dû le lire six ou sept fois in extenso, et certains passages, dix fois, vingt fois...

En ce moment, je viens d'attaquer une traduction de la Divine comédie, et pour tout dire, je m'emm... profondément.

Quels sont ceux que tu veux égaler ou surpasser (pas de fausse humilité : si tu ne croyais pas pouvoir faire aussi bien qu'eux, voire mieux, tu n'écrirais pas, n'est-ce pas?)

Eh bien, comme je viens de le dire, je pense qu'il ne faut pas essayer d'égaliser les vraiment bons. Ça n'a pas de sens de refaire un second Don Quichotte (Cf. Borgès), et puis je n'en suis pas capable. Quand j'ai commencé à écrire les Gardiens d'Aléph-deux, je

Colin Marchika

A la Poursuite de l'Avant-Monde

Cela fait longtemps que Raphaël Aloysius Lafferty ne nous avait plus régales d'un de ces contes merveilleusement déjantés comme l'Autobiographie d'une machine ktistèque ; mais là, il n'y a pas l'ombre d'un doute : même si Colin Marchika me dit n'avoir rien lu de Lafferty, même s'il n'a pas hésité à avouer l'usage immodéré de références à Dune (au cas où un lecteur totalement ignare ne l'aurait pas remarqué tout seul), même si, en faisant débiter son histoire au Havre en 1989 et en faisant du français la langue la plus parlée dans la galaxie, il a essayé de camoufler l'inspiration proprement laffertyenne de ce délire surréaliste, nous avons là une nouvelle œuvre posthume de notre Raphaël Aloysius favori.

Ah, au vu des références avouées successives, jusqu'à un certain moment, j'étais étonné : rien de Jack Vance ? Je n'aurais pas dû m'inquiéter d'une façon prématurée, les Paladins sont là (sur l'air des Montagnards ?)... Sans oublier les inévitables Jedi rebaptisés Chevaliers-miracles....

Autant dire

que Colin Marchika a utilisé toutes les références voulues ou presque pour garantir le plaisir du lecteur. V'la un livre que peu pourront lâcher en route... et quelle route ! Avec le nœud temporel voulu pour conclure en ruban de Moebius... Mais ce gag-là, le lecteur (à défaut des personnages) le voyait venir depuis longtemps...

Comme l'explique Colin Marchika en postface, non, il faut bien que je vous laisse quelque chose à découvrir... Encore que, malgré tous mes gâchages, je suis certain que vous resterez aussi surpris à la dix-huitième relecture que si vous découvriez ce fouillis surréaliste pour la première fois...

Il n'est pas indispensable pour faire un excellent roman de SF de construire avec sérieux un guide sidéral validé par les plus grandes sommités de la physique, ou les philosophes de référence, vous passerez d'excellents moments à essayer de suivre Samuel T. Rull, ou sa fille Tatiana, à la poursuite d'un aventurier très aventureux... A vous de les suivre...

A la poursuite de l'avant-monde, Colin Marchika, Mnémox, 2006, Couv. Didier Graffet, 375p, 19€



voulais y mettre un style à la Cordwainer Smith. J'ai bien vite vu que je ne pouvais pas m'empêcher de faire du Colin Marchika et pas autre chose. J'essaie donc péniblement à chaque nouveau texte d'égaliser Colin Marchika, et c'est déjà pas simple (pour moi, en tout cas). Par contre, surpasser Colin Marchika, ça c'est facile. Tant que je garde un minimum de sincérité, chaque nouveau texte que j'écris ne peut qu'enrichir les précédents. Donc, à chaque nouvelle connerie que je commets, mon « œuvre » s'enrichit grandement !

Quelles sont les oeuvres que tu regrettes de ne pas avoir écrit toi-même (soit parce que tu en es jaloux, soit au contraire parce que tu n'es pas d'accord et aurais voulu que l'oeuvre soit différente) ?

J'aurais bien aimé écrire les « œuvres uniques » que je cite plus haut, mais à vrai dire, je ne tiens pas à vivre ce qu'ont connu Malaparte, Boulgakov ou Lowry... Or, je crois profondément que pour être un auteur intéressant, il faut avoir vécu des choses particulières ou avoir connu des gens qui ont vécu des choses particulières. (Qui a dit ça ? Hemingway ? Ou quelqu'un qui avait connu Hemingway ?)

Par contre, j'ai souvent envie de remettre à ma sauce les idées des autres ou des passages qui n'ont pas eu une fin qui me plaît. Je me souviens d'une scène d'*Armageddon Rag* (G.R.R. Martin) qui m'avait mis en rogne. J'ai arrêté ma lecture jusqu'à ce que j'aie rectifié la scène en question – dans ma tête – à l'aide de Tatiana Rull et d'Emmanuel Lamure, deux personnages de *A la poursuite de l'Avant-Monde*.

Mon prochain roman (s'il voit le jour) est inspiré de mes relations avec l'héroïne du manga de Naoki Urasawa, *Twenty's century boys*.

Quand je compare «Les gardiens d'Aleph-deux» à du Van Vogt remis au goût du jour ou «A la poursuite de l'avant-monde» à du Lafferty, es-tu d'accord avec cet apparemment ?

Je ne sais pas si Aleph-deux est inspiré de Van Vogt ; je n'en ai pas lu depuis vingt ans et cela ne m'avait pas laissé un très bon souvenir. Ceci n'empêche pas qu'il puisse avoir une influence que j'ignore moi-même, alors que le père spirituel de ce roman est indéniablement Cordwainer Smith.

Pour ce qui est de R.A. Lafferty, c'est pire encore : je ne me souviens pas avoir lu une seule ligne de lui ! Mais l'idée que j'ai pu écrire dans une veine qui rappellera aux amateurs de Lafferty leurs joies passées avec cet auteur me fait très plaisir. Il faut croire que les bonnes choses ne disparaissent pas si facilement...

Hors travail et littérature, quelles sont tes activités? Tes goûts en musique, en cinéma, etc.?

Hors de mon travail et de la littérature, je ne fais pas grand-chose. (Je ne fais d'ailleurs pas grand-chose dans mon travail et pour la littérature.) Je suis de plus en plus contemplatif. Je peux passer des journées entières à regarder ce qui tombe sous mon regard : un chien dans la rue, le mur de ma chambre, un groupe d'adolescentes à la bibliothèque... Je n'écoute pas de musique. Je ne fais pas de sport. Je ne bois plus beaucoup, mais c'est un domaine où je pratique l'éclectisme. Je lis un peu mais j'en ai déjà parlé. Ouais, c'est vrai, je vais au cinéma. Je vais donc à ce sujet faire un peu de pub : je conseillerai le dernier film que j'ai vu, *L'illusionniste*, de Neil Burger, avec un certain Paul Giamatti, excellent comédien. Très bon film qui a l'art de nous mener d'un sujet à l'autre avec beaucoup de (sur)naturel.

Et si tu vois des questions que tu aurais aimées que je te pose, n'hésite pas à les ajouter à la liste (avec réponse, bien entendu)...

Ben d'habitude, on demande si par hasard je n'aurais pas un autre projet sur le feu, ce qui me permet de répondre que non, je ne sais pas. Mais puisqu'on ne pose pas la question, je peux y répondre sereinement.

Là, en ce moment, je fais des recherches. Ce serait pour un roman, une histoire avec des anges et des démons. Rassurez-vous, ça ne commence pas au Louvre, ça ne passe pas par le Vatican, et ça ne devrait pas parler de l'Opus Dei ni même de Jésus-Christ. Je ne sais pas encore si j'arriverai à en tirer un roman intéressant en l'étoffant à coups de Kabbale et d'écrits intertestamentaires.

Je vais prolonger la discussion sur un point qui me paraît, personnellement, essentiel.

«Je parlerai certainement plus loin de mes goûts littéraires. Pour l'instant, sachez que je ne distingue pas très bien la différence entre SF et fantasy : Finalement, il n'y a pas beaucoup d'écart entre un magicien et un scientifique, ni entre un dragon et un vaisseau spatial.»

La différence est essentiellement dans la manière de les présenter; au point que il y a des dragons de pure SF (ceux de Pern) et des dragons de pure fantasy (ceux de Tolkien). De même que le même acte (télépathie, téléportation, télékinésie, création d'objets ou d'êtres vivants, etc.) n'est pas perçu de la même manière si on parle de mutants, de pouvoirs psy, de machines (version SF) ou de magie, de démons invoqués (version fantasy).

Je veux bien admettre qu'il y ait une différence dans la manière de présenter, c'est-à-dire une différence de forme. Mais sur le fond, l'histoire racontée est la même car «l'objet» invoqué, dragon ou vaisseau spatial, a à peu de choses près la même fonction, surtout si on va chercher un niveau symbolique. (N'entrons pas dans ce genre de détails ; il faudrait faire du cas par cas). Donc, sur la forme, SF et fantasy sont deux choses différentes ; sur le fond, c'est-à-dire sur l'histoire, son sens et sa morale, c'est pareil - ou presque. Comme on me l'a déjà fait remarquer, je suis en écriture un moraliste, ce qui fait que je m'attache plus au sens que prend l'histoire qu'à sa forme. Ce qui ne doit pas m'autoriser à faire fi de la forme, nécessairement très importante dans le travail de conteur.

Il y a un sous-entendu fondamentalement différent qui sous-tend les deux écritures; le positivisme et le scientisme derrière la SF (qui, donc, ne pouvait être invoquée pour des textes antérieurs au dix-septième siècle), ou leur rejet (le monde n'a pas besoin d'explication, ce qui est est, et tant pis si la «raison raisonnante» n'y trouve pas son compte) dans la fantasy.

Là, je dois revenir à la Bible. La Bible est à mes yeux un texte à la fois normatif (Lévitique, Nombres -je cite de tête) et un texte explicatif (Genèse). Indépendamment des histoires d'époque et de doctrines, j'appelle donc ça un texte positiviste, d'autant plus qu'il ne fait aucun doute dans l'esprit de l'auteur et de l'exégète que la Bible doit tout expliquer. Pour autant, les écrits bibliques ne me paraissent pas relever de la SF, pas même les apocalypses (Apocalypse, Ezékiel, livre d'Hénoch). Pourquoi ? En fait, je ne sais pas ; j'appelle donc ça de l'heroic fantasy, nom que je donne naturellement à toute littérature «de l'imaginaire» qui n'est pas de la SF, malgré son positivisme, mais relativement dépourvu de scientisme.

Et encore : pour ce qui est du scientisme, je ne suis pas sûr. Les docteurs de la loi (?) exégètes de la Bible estimaient qu'il s'agissait d'une science avec tous les attributs qu'ils y mettaient. Seulement, ces attributs diffèrent selon les cultures. La culture hellénistique, à laquelle la nôtre doit beaucoup depuis le Moyen-âge au moins, raisonnait selon des principes logiques ; la culture hébraïque, judaïque (je ne sais jamais comment dire), à laquelle nous ne devons presque plus rien depuis au moins la Renaissance, raisonnait selon les principes analogiques. Ainsi, c'est parce que nous sommes issus d'une culture aristotélicienne, cartésienne, etc. que notre lecture externaliste de la Bible nous empêche d'y voir la recherche scientifique de la preuve qu'y voyaient les exégètes. Mais je crois que je me suis un peu éloigné du sujet.

Ni avec la littérature générale. Je soutiendrai au besoin l'idée que Guerre et Paix est un roman d'heroic fantasy et que la Bible devrait être la bible de tous les auteurs et lecteurs de SF.

Là, je suis entièrement (ou presque) d'accord avec toi. Entièrement pour la première phrase: je rejette complètement la prétendue séparation entre littératures «mimétiques» et littératures «non mimétiques»; tout roman se passe dans un monde imaginaire, plus ou moins consciemment déformé par rapport au «monde réel».

Certes, certes...

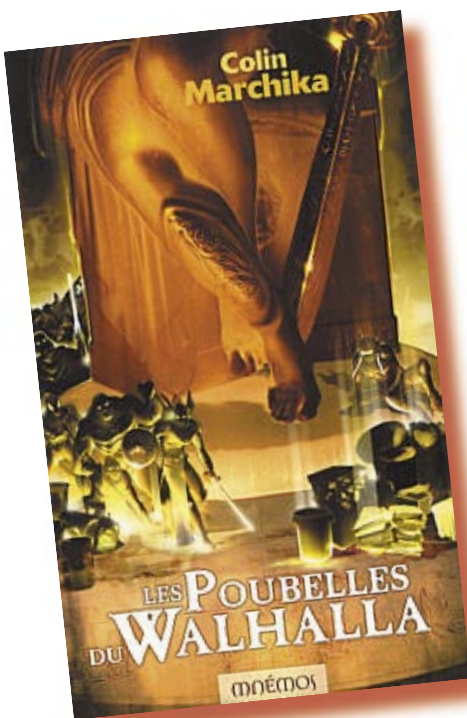
Ceci étant «Guerre et paix» n'est pas un roman d'aventures, condition sine qua non de l'heroic fantasy; cite plutôt «Les Trois mousquetaires» ou «Le dernier des Mohicans».

Guerre et Paix est moins un roman d'aventures que les *Trois mousquetaires*, certes, mais je n'en suis pas plus convaincu que ça. Laisse-moi te raconter une histoire. Il était une fois un grand méchant Napoléon qui soumettait tous les peuples à sa volonté, les uns après les autres. Alors la grande nation russe s'opposa à lui. Mais l'empereur russe n'écoula pas le bon et sage général Koutouzov et se prit une pile à Austerlitz, malgré la bonne volonté du peuple russe et des ses représentants les plus doués (prince André). Toujours plus arrogant, ayant soumis toute l'Europe, le tyran Napoléon s'attaqua directement à la Russie, dernier bastion de résistance (avec l'Angleterre mais on s'en fout). Mais cette fois, le Noir Ennemi du Monde était allé trop loin. Toutes les volontés russes finirent par écouter le bon, sage et fort Koutouzov, qui se trouva un manteau et un cheval blancs, et vainquit l'Ennemi perdu par son propre orgueil. Pour que le lecteur suive l'histoire, le narrateur nous fait suivre les parcours de quelques personnages pris parmi la brave population russe, pas toujours très doués mais finalement résistants au mal, bref ce qu'on appelle des Hobbits.

Et tout ça finit, avec la défaite du tyran, par le mariage du comte Pierre et de la belle Natacha (et comme un mariage en cache toujours un autre : celui du frère de Natacha avec la soeur d'André) ! Je me suis trompé ; *Guerre et Paix*, ce n'est pas de l'heroic fantasy, c'est un conte de fées. Sinon, c'est un prototype du *Seigneur des Anneaux*...

Et, en raison de la distinction que j'ai proposée plus haut, la Bible pourrait être la bible des auteurs de fantasy, mais pas des auteurs de SF.

Bon d'accord, là j'ai un peu forcé le trait sur la Bible. A priori, la Bible n'est pas particulièrement une référence pour les lecteurs de SF, ni pour les auteurs. Mais ils ont tort ! Selon un certain Tolkien, les auteurs sont des sous-créateurs, par comparaison au Créateur ; ainsi, tous les auteurs, de SF ou pas, devraient se soucier de lire la Bible. Mais je me tais ; on a suffisamment reproché à Tolkien d'être un auteur trop chrétien.



SOLARIS

Science-fiction et fantastique

Par Bruno Peeters et Véronique De Laet

Trop souvent nous oublions que le monde de la langue française s'étend sur tous les continents (sauf l'Asie).

La langue française est aussi notre point commun avec les dignes descendants de Jacques Cartier, installés le long du Saint Laurent, un fleuve à la dimension d'un pays, gigantesque, fleuve sauvage et partiellement indomptable, peuplée d'îles énormes, aux rivages bordés d'érables aux couleurs de l'été indien, quelques semaines dans l'année.

C'est dans ce pays de neige hivernale, où la chaleur se partage autour d'un repas roboratif et de sirop d'érable dans des cabanes à sucre qu'est née la plus ancienne revue de Science-Fiction et Fantastique francophone : Solaris.

Il est à parier qu'il s'agit d'une influence des Etats-Unis qui bordent les mêmes grands lacs. Mais quelle belle influence pour la Belle Province !

Rien de tel qu'une rencontre entre cette grande sœur de 33 ans qu'est Solaris et Phénix, qui quelque part, pas de fausse modestie (surtout que je ne faisais pas partie de l'aventure initiale !) affiche 22 bougies !

Parcourons ensemble l'Histoire de ce qui fut avant tout un fanzine de passionné !

Solaris est une fort ancienne revue de SF, et toujours présente en 2007. Pourriez-vous nous raconter sa genèse, nous parler du choix du titre, de ceux qui l'ont créée et de la constitution de l'équipe de départ ?

Rien que ça, je peux te remplir plusieurs pages !

Solaris a été fondée en 1974 à Longueuil, en banlieue de Montréal, par Norbert Spohner, un professeur de CEGEP (collège de niveau intermédiaire entre l'équivalent du lycée et de l'université), avec ses étudiants. Elle avait un autre nom à l'époque, «Requiem». Le premier numéro se présentait sous la forme d'un fanzine dactylographié de format magazine. Au début, Spohner faisait presque tout, mais au fil des numéros se sont greffés les premiers membres d'une équipe éditoriale plus étoffée, parmi laquelle on retrouvait déjà Elisabeth Vonarburg et Daniel Sernine, écrivains encore actifs aujourd'hui. En évoluant du statut d'un fanzine en une revue collective rédigée par des spécialistes, le nom de *Requiem* a commencé à peser un peu lourd avec ses connotations gothiques. En 1979, sans rupture de numérotation, Requiem est devenu Solaris, en hommage au roman de Stanislas Lem, bien entendu.

Quelles étaient (et sont encore) les relations entre Solaris et les revues SF d'expression anglophone dans votre pays bilingue ?

Elles sont courtoises mais plutôt distantes. Nous publions dans chaque numéro ou presque une traduction d'un auteur anglo-canadien dans *Solaris*, tandis que du côté canadien anglais, la série d'anthologie Tesseract publie des traductions d'auteurs franco-canadiens. Mais nous n'avons aucune relation formelle avec nos consœurs anglaises, éditées par des compatriotes qui, pour la plupart, ne lisent pas le français.

Quelle est la politique éditoriale de votre revue ? Découverte systématique de nouveaux auteurs alliée à la publication d'écrivains chevronnés ?

Comme nous sommes la seule revue du genre de calibre professionnel en français en Amérique du Nord, nous avons en quelque sorte des obligations de base. Publier de la fiction originale, donc, des auteurs chevronnés, mais aussi de nouveaux auteurs. Agrémenter le tout d'une nouvelle européenne, et d'une traduction canadienne anglaise. Même diversité en ce qui concerne les essais et les articles, historiques, littéraires, scientifiques, sur des enjeux locaux ou étrangers. Le domaine est si vaste.

Quelle est la proportion voulue entre la fiction et les essais ?

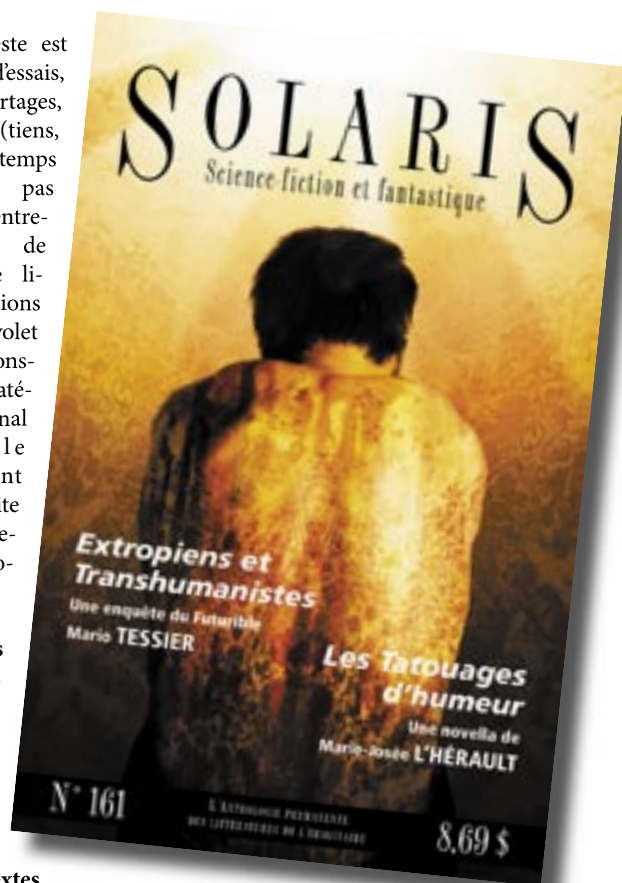
Sur les 160 pages de la revue, nous en réservons environ 100 à la fic-

tion. Le reste est constitué d'essais, de reportages, d'entrevues (tiens, ça fait longtemps qu'on n'a pas publié d'entrevues...) et de critiques de livres. N'oublions pas notre volet internet, constitué de matériel original disponible gratuitement sur notre site web. On y retrouve le volet cinéma.

Un des grands problèmes auquel est confrontée toute revue est la sélection des textes.

Comment procédez-vous ? Y a-t-il une demande des lecteurs à ce sujet ?

La revue bénéficie de la présence de quatre directeurs littéraires d'expérience : Daniel Sernine, Elisabeth Vonarburg, Jean Pettigrew et moi-même. Ce n'est pas un collectif : chacun des quatre directeurs littéraires peut accepter un texte sans avoir besoin de la permission des autres. Nous croyons que c'est un moyen d'assurer une plus grande diversité de ton et de style à nos lecteurs. Par contre, nous sommes exigeants : il est rare que nous acceptions une nouvelle sans faire retravailler l'auteur.



Nous voyons actuellement une tendance au mélange des genres : SF, Fantasy et Fantastique. Quelle est votre position à cet égard ?

Nous sommes pour la diversité et ouverts à toutes les manifestations des littératures de l'imaginaire.

Pourriez-vous nous citer quelques auteurs qui se sont « envolés » depuis la parution de leurs textes dans Solaris ?

Sans chercher à tirer la couverture de mon côté, je dirais que je suis l'exemple parfait d'un auteur professionnel qui a fait son apprentissage en publiant plusieurs nouvelles dans Solaris. Francine Pelletier a suivi une trajectoire assez semblable à la mienne. Elisabeth Vonarburg serait un autre exemple - quoique dans son cas son talent est si manifeste qu'on peut croire qu'elle aurait percé d'une façon ou d'une autre. Chez des auteurs plus jeunes, on pourrait nommer David Dorais, Eric Gauthier ou Michel J. Lévesque, qui ont tous commencé dans nos pages, pour se faire un nom ailleurs dans divers domaines de la littérature.

Parlez-nous quelques instants du Prix Solaris. Comment est-il né ? Quelles sont ses caractéristiques et quel est son impact exact ?

Il est presque aussi vieux que la revue ! Ce prix a été mis sur pied de façon bien égoïste, car c'est un bon moyen de stimuler l'envoi de nouvelles à la revue, surtout de la part de nouveaux auteurs qui auraient peut-être été trop timides pour proposer leur texte dans le cours normal de la direction littéraire. Il a déjà été ouvert à toute la francophonie, mais c'était trop lourd à gérer, il est maintenant réservé aux auteurs canadiens français.

Pouvez-vous rapidement esquisser l'histoire et l'évolution de la revue, de ses origines à 2007, dégager les grandes lignes de votre politique, et nous dire comment actuellement, vous avez réussi à atteindre le but envisagé lors de la création ?

Solaris a évidemment connu des hauts et des bas, et un renouvellement assez régulier de son personnel. En 1983, Norbert Spehner a quitté la revue, pour être remplacé par un collectif coordonné par Elisabeth Vonarburg, qui a été remplacée quelques années plus tard par Luc Pomerleau, tout en restant à la direction littéraire. Sous la gouverne de Pomerleau, la revue a connu une période assez faste : sans jamais cesser de publier de la fiction, la revue de cette époque ressemblait plus à une revue d'information, avec de nombreuses entrevues, des tonnes de lectures et des articles sur tous les sujets imaginables. Mais ça faisait beaucoup de travail pour des bénévoles. A partir du numéro 96, la revue, jusqu'à présent bimestrielle, est passée à 4 numéros par an. Au numéro 100, Joël Champetier a repris le flambeau de la coordination, inaugurant une période constitués de volumineux numéros dans lesquels se publiaient d'excellentes fictions.

C'est à l'aube du XXI^e siècle que Solaris a connu ses changements les plus importants : changement d'éditeur, changement de format, presque une renaissance en réalité car depuis plusieurs années la revue connaissait des difficultés financières. Entièrement restructurée -fini le bénévolat et la direction collégiale- le nouveau Solaris en format livre est devenue une revue «normale», avec un éditeur, un rédacteur en chef, des directeurs littéraires. L'accent est plus jamais mis sur la fiction originale en français. Les salaires et les droits d'auteurs, auparavant symboliques, méritent désormais le qualificatif de raisonnable par rapport aux normes de l'édition. Le nouveau Solaris profite des développements de l'internet et maintient un site dynamique qui l'aide à doubler le nombre de ses abonnés. C'est à cela que ressemble désormais Solaris.

Question fatidique : vos projets bien sûr, et surtout vos idées quant à l'évolution de Solaris ?

Sans chercher à évacuer la question par une boutade, je dirais que continuer à faire paraître un numéro tous les trois mois est un projet suffisamment ambitieux en lui-même. Nous aimerions, sans doute, publier plus d'entrevues, plus d'articles scientifiques, augmenter le nombre de pages, augmenter les cachets payés aux auteurs. Bref, progresser en s'inscrivant dans le prolongement de ce qui existe depuis maintenant 33 ans.

Une toute dernière question : comment voyez-vous l'avenir des revues de SF dans un monde de plus en plus dominé par Internet ? Et, plus généralement encore, l'avenir de la SF tout court ?

L'Internet a sa place, bien sûr, comme complément. À preuve notre volet en-ligne qui coïncide avec la parution de chaque nouveau numéro. Nous pourrions dès demain diffuser la revue complète en format virtuel, les obstacles ne sont pas techniques mais monétaires. Trouver le moyen de le faire sans perdre d'argent, et sans que les fichiers soient piratés, ça c'est moins évident. Nous sommes pragmatiques. On nous promettait il y a 10 ans que le papier allait disparaître, mais la dernière fois où j'ai visité une librairie, elle était bien fournie en revues de toutes sortes.

J'aurais tendance à calquer ces commentaires par rapport à l'avenir de la SF. Depuis 30 ans que j'en lis, on s'interroge sur son avenir, mais à chaque année il se publie beaucoup plus de livres de SF que je ne peux même rêver d'en lire! Reposez-moi la question lorsque les librairies cesseront d'en vendre.

www.revue-solaris.com



APPEL A TEXTES

Plus dure sera la chute ?

Tout le monde se souvient de l'extraordinaire plan final de *La Planète des Singes*. Dans un traveling arrière, Charlton Heston découvrait que la planète où il avait échoué et la Terre ne faisaient qu'une. Cette chute mémorable est due à la plume de Rod Sterling, le génial créateur de *La Quatrième Dimension*.

Pour son nouveau recueil de textes, Phénix vous propose de nous concocter une nouvelle « à chute ». Surprenante, glaçante, amusante, effrayante, inattendue... Faites fonctionner vos méninges et offrez-nous une chute, digne de celles de Niagara !

Date de réception des textes : 30 mars 2007.

Neige, Glace et Froid.

Un thème météo à contre-pied de ce qui nous attend dans les cent ans à venir. Refroidissons la planète de nos textes les plus glaciaux ! Le froid, la glace, le blizzard, les conditions extrêmes, le soleil qui disparaît pour des semaines... Plongez sous zéro et écrivez une nouvelle... on the rocks !

Date de réception des textes : 30 mai 2007.

Super Pouvoirs ? A quoi ça sert ?

Une tentative de thème humoristique, pourquoi pas ? Les BD, les comics, les salles de cinéma et les romans sont pleins de super-héros dont la force tranquille leur permet de sauver le monde. Et si, un jour, des « mutants » étaient frappés de pouvoirs plus stupides les uns que les autres ? Qui ne peut plus approcher d'une surface en verre sans la réduire en miettes ? Qui déclenche toutes les alarmes dans les grands magasins ? Qui voit son pied droit doubler de volume dès que la température dépasse 12 degrés ? Une manière totalement décalée d'aborder le thème des super pouvoirs.

Date de réception des textes : 31 août 2007.

La Puce

Au commencement, la Puce était une créature ennuyeuse, accrochée aux poils des animaux et parfois réfugiée dans les cheveux des pauvres êtres vivants dans des conditions d'hygiène déplorable... Puis vint le silicone... Le silicone qui, loin de seulement augmenter le tour de poitrine moyen des sauveteuses des bords du Pacifique, permit de créer l'autre Puce. Celles qui, cachées dans les entrailles de nos machines, de nos ordi, de nos cartes de banques, permirent de réinventer le monde à la sauce digitale... Ode à une puce ! C'est là que nous vous attendons. Que la Puce, dans toutes ses déclinaisons, soit au cœur de vos textes. Sortez vos loupes... et vos plumes !

Date de réception des textes : 30 octobre 2007.

Eros dans tous ses états

Laissez libre cours à vos fantasmes, dans une explosion d'imaginaire et de stupre ! Renvoyez Clive Barker à ses études et tentez de faire rougir Graham Masterton. Le sexe et l'imaginaire ont toujours fait bon ménage... à trois, voire à quatre, à cinq ou à dix ! Que la fête commence, que les corps exultent et que votre plume trempe dans le souffre le plus piquant !

Date de réception des textes : 31 décembre 2007.

A vos plumes... de phénix !

Les textes doivent avoir entre 5000 et 40000 signes.

Envoyez vos textes par mail en fichier .doc ou .rtf à l'adresse suivante : bailly.phenix@skynet.be